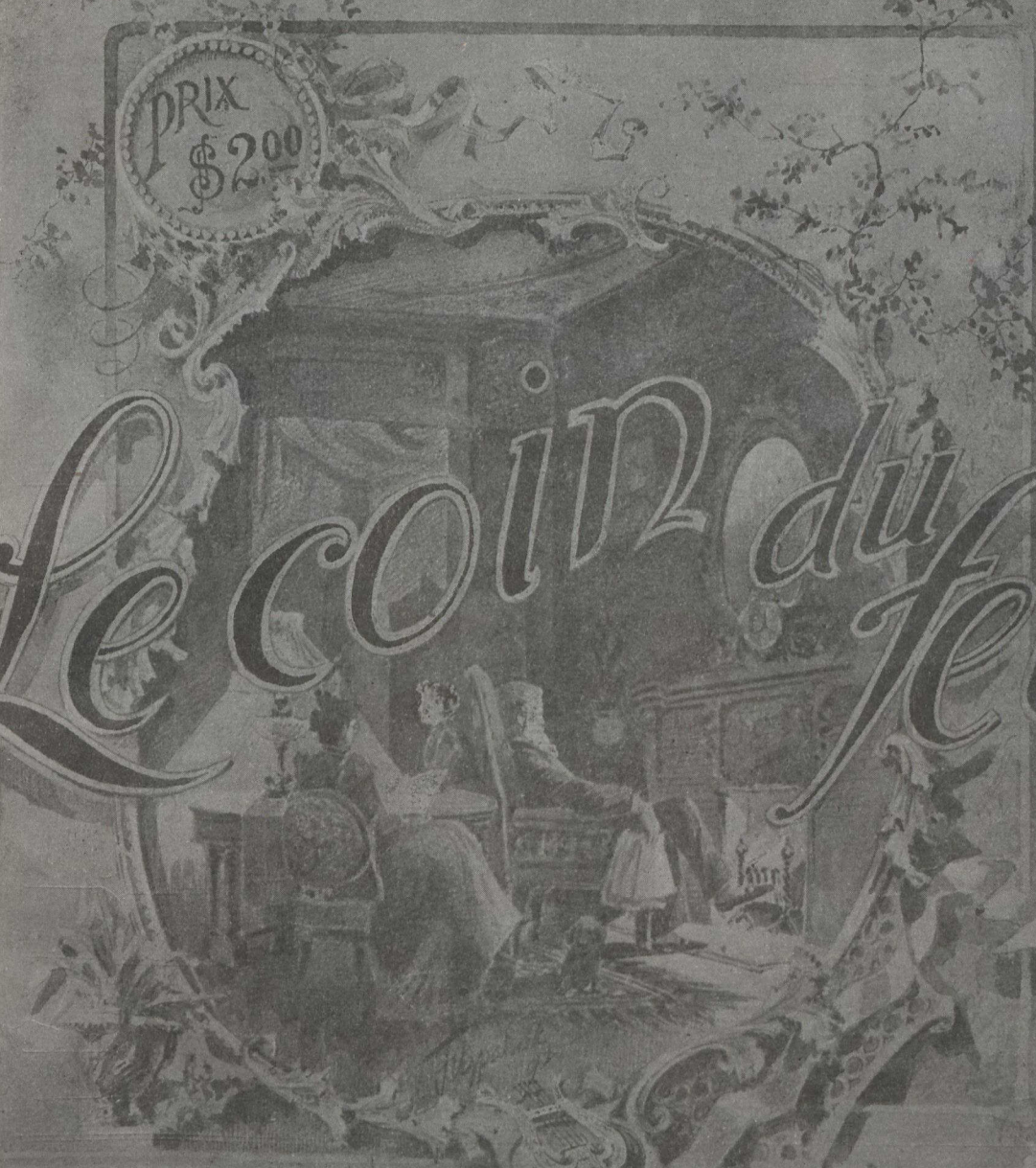


PRIX
\$2.00

Le coin du feu.



Revue
FÉMININE
MONTREAL

MAGASIN de COIFFURES de PALMER

1745 RUE NOTRE-DAME.



Nous venons de recevoir des nouveautés fashionables et artistiques en marchandises convenables pour la chevelure.

Le Carnot

La dernière coiffure à Paris.

Le Toupet Borden est un grand succès. Aucune dame ne peut s'en passer.

Trois magnifiques appartements privés pour la coiffure des dames.

ARTHUR LEMIEUX, D.C.D., L.C.D. GUSTAVE LEMIEUX, L.C.D.

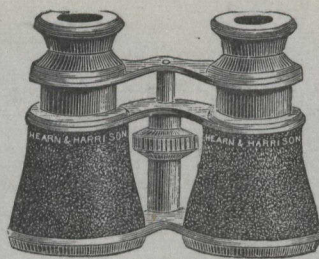
A. & G. LEMIEUX,

CHIRURGIENS-DENTISTES,

187 RUE ST. DENIS

TELEPHONE 7224.

N.B.—Nous apportons un soin tout particulier aux dents des enfants, aux obturations en or et à la correction des dents irrégulières.



Thermometres,
Barometres,
Instruments
de dessin
Photographie

CHEZ

HEARN & HARRISON,

OPTICIENS,

1640-1642 NOTRE DAME, - MONTREAL.

Loupes,

Microscopes,

Lanternes

Magiques,

Graphoscopes,

Pince-nez.

1640-1642 NOTRE DAME ST



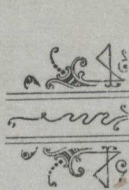
LA CAIETÉ DU LOCIS

Est grandement préservée quand on se sert du

Savon

Imperial

de Barsalou



Marque de Fabrique.



ESSAYEZ-LE.

Pharmacie Decary

La SEULE pharmacie de Montréal qui soit ouverte toute la NUIT.

LABORATOIRE SPECIAL pour les analyses médicales.

PRESCRIPTIONS préparées avec soin par trois pharmaciens diplômés.

ARTICLES DE TOILETTE ET PARFUMERIE DE PARIS.

GRAINES DE PLANTAIN, pour la guérison de la dyspepsie et de la constipation. 50c. la livre.

ARTHUR DECARY, Pharmacien, coin des rues Ste. Catherine et St. Denis, MONTREAL.

LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT :
\$2.00 PAR ANNÉE.

DECEMBRE 1893

ADMINISTRATION :
63 RUE ST. GABRIEL.

SOMMAIRE

CHRONIQUE.	Mme. Dandurand.	HYGIÈNE.	***
SUFFRAGE FÉMININ	Nos correspondants.	MUICADIN DANS LE MONDE.	Muscadin.
LE TRAVAIL CHEZ LA FEMME	Yvonne.	LA MODE	***
TRAVERS SOCIAUX (Fiancée).	Marie Vieuxtemps.	LA POUPÉE DE JEANNE.	Une Québécoise.
LOCUTIONS VICIEUSES.	***	ICI ET LÀ.	****
CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON	***	CUISINE.	Tourne-Broche.
UN PROBLÈME	Jacqueline.	LA PARTIE DE DAME.	Oct. Feuillet.
SAVOIR-VIVRE.	**		

Chronique

Montréal a eu, dans le courant du mois dernier, la visite de M. et M^{me} Paul Bourget.

Le célèbre écrivain et sa charmante femme ont été fêtés par notre société ; nos meilleures familles canadiennes ont tenu à honneur de leur offrir le *pain et le sel* d'une hospitalité cordiale.

Sa Grandeur Monseigneur l'archevêque de Montréal a voulu, elle aussi, témoigner à l'un des rares penseurs et écrivains qui, en France, défendent la religion catholique, sa considération pour un homme qui réussira peut-être, avec quelques autres animés du même esprit, à opérer dans les lettres françaises la plus bienfaisante des révolutions.

Nous rappellerons à nos lectrices, à ce propos, l'article littéraire de notre livraison d'août. L'énoncé de principes que nous y reproduisons, nous avons eu le plaisir de nous l'entendre répéter par l'auteur même du *Disciple* dans une conversation que nous eûmes avec lui. Après avoir fait le tour de toutes les philosophies en consciencieux critique plutôt qu'en curieux — et c'est cette observation pratique et sévère qui le distingue de la masse de ses confrères — M. Paul Bourget en revient, dans son souci de l'amélioration de l'homme, à la doctrine du céleste Nazaréen :

— "Le seul remède aux maux de notre époque, conclut-il, c'est le christianisme."

On ne reste pas longtemps à écouter le jeune

romancier-philosophe d'ailleurs, sans lui découvrir une âme ardente et convaincue, une âme d'apôtre.

Il juge tout : littérature, art, politique au point de vue des effets moraux que ces choses peuvent avoir sur le peuple.

On comprend quel appoint c'est pour la cause de la religion que l'adhésion de cet érudit, de cet impartial ; et l'on ne s'étonne pas que le clergé salue en lui un ouvrier — hardi peut-être — mais enfin un ouvrier précieux pour concourir au salut de la vigne du Seigneur.

Qu'importe que ses principes réformateurs ne soient pas développés dans un langage hiératique, s'ils parviennent mieux dans leur forme libre à convertir des endurcis qui ne les écouteront pas autrement. Et qu'importe que sa main ne soit pas ointe du chrême auguste, si elle réussit à arrêter la roue du scepticisme — fléau de notre siècle — qui broie et détruit toute croyance, si elle accomplit le prodige de lui imprimer un mouvement nouveau.

La Providence, pour accomplir ses desseins, n'a-t-elle pas le choix de ses instruments ?

En somme et par sa visée haute, la plus grande partie de l'œuvre de Paul Bourget a la prétention d'être morale : je crois qu'il faudrait ranger parmi les exceptions à cette règle les *Essais de psychologie contemporaine*, qui semblent faits d'après la

méthode des analystes *fin de siècle*, et qui sont l'ouvrage d'un dilettante plutôt que d'un juge.

Des livres comme *Mensonges*, *Physiologie de l'amour moderne* et le *Disciple* — nous l'avons dit, il y a quelque temps, dans l'article ci-dessus mentionné — seraient pernicieux pour le très grand nombre de nos lectrices ; ils sont pourtant des sermons éminemment pratiques pour une classe importante.

Ils ressemblent en cela à la *Sapho* de Dauquet et à *Fort comme la mort* de Maupassant.

Le *Disciple* est un profond traité des responsabilités à l'usage des philosophes philosophant, et *Physiologie de l'amour moderne* est le cri d'alarme de Jonas à la Ninive prévaricatrice.

Au sujet du premier je me suis permis de demander à son auteur s'il n'y avait pas visé Taine le fataliste et le froid pessimiste. — Non, pas spécialement ; n'avez-vous pas plutôt songé à Spinoza ? me répondit le maître.

Il est très difficile de se faire une idée de l'impression qu'a produit l'Amérique sur ce fin observateur. Nous l'apprendrons un de ces jours dans des *Souvenirs de Voyage* ou dans quelque roman.

L'Exposition de Chicago l'a vivement intéressé ; dans cette foire aux idées le "parlement des religions" a particulièrement passionné l'attention du psychologue.

M. Paul Bourget a fait connaissance de ce côté de l'océan avec deux sortes de types qui nous sont particuliers, ce sont les *cranks* et les *tramps*.

Qui ne connaît en effet ces vagabonds à l'air sinistre, et cependant inoffensifs, qui parcourent constamment le pays, effrayant les enfants et faisant aboyer les chiens dans la campagne. Ces pèlerins de misère, étrangers pour la plupart, et faisant comprendre par signes qu'ils ont faim ; cette population errante et mouvante qui sillonne sans relâche ce continent cherchant de l'ouvrage peut-être, et ne demandant cependant qu'un peu de nourriture afin de continuer son éternel pèlerinage ; ces juifs errants allant vers un but inconnu n'existent pas, paraît-il, en Europe.

En faut-il conclure que les vieux pays nous envoient tous leurs ratés ?

Et quant à cette autre espèce de parias qu'aux Etats-Unis on appelle les *cranks*, quel est

le village canadien, le plus petit soit il, qui n'ait son fou ?

Certains de ces pauvres *braques* (on les désigne assez souvent ainsi dans le peuple) sont restés légendaires dans leur localité, comme le bouffon et tragique Dupil.

Pour ne parler que de ceux dont j'ai eu connaissance, il y avait autrefois à Terrebonne "la Bleue," qui cumulait en remplissant en même temps les fonctions de folle et d'astronome, renseignant tout le village sur le cours de la lune. Plusieurs années plus tard, Beauharnois avait aussi une célébrité du même genre portant ce sobriquet de "la Bleue." Etait-ce la même ?...

Ma ville natale a également donné naissance — je ne m'en vante pas — à deux ou trois variétés de fous très intéressantes.

Nous avons eu "Goblet," un dément sentimental chez qui l'absence de raison n'excluait pas un cœur tendre. Il aimait comme Don Quichotte une abstraction, un idéal auquel il avait donné le nom de "Mamzelle Corinne."

Toutes les jeunes filles entrevues à l'église, dans les maisons où on l'envoyait en commission, devenaient à leur tour cette Corinne mystérieuse adorée en silence.

Un jour, des mauvais plaisants qui exploitaient, pour s'en divertir, la lubie de ce doux maniaque, lui persuadèrent de s'aller pendre parce que sa Dulcinée chimérique restait insensible à son amour. Il y courut.

Vandal était un gueux aristocrate à l'air sournois et goguenard, plein de réparties malicieuses et s'indignant si on lui proposait de gagner par quelque travail les vêtements ou la nourriture qu'il demandait.

— Merci, répondait-il fièrement ; je suis pas pour m'abimer à fendre votre bois ou à faucher votre herbe. La plus secourable hospitalité ne pouvait le retenir longtemps à la même place.

L'hiver, après avoir lampé un grand bol de café chaud et avoir dégourdi ses membres mal vêtus au feu de quelque bonne cuisine, il reprenait avec la hâte de quelqu'un qui est en retard le débris informe lui servant de chapeau et repartait bien vite pour aller, selon son expression, "voir ses bons amis."

Ce fou, à qui il arrivait d'être spirituel, tenait

en haine toutes les femmes, qu'il appelait des "mangeuses pour rien."

Dans les familles nombreuses, il plaignait le père qui avait à nourrir toutes ces "reines." *La mère* seule, si son front était couronné de cheveux gris, lui imposait et désarmait sa verve caustique.

Que de chapitres M. Fréchette pourrait ainsi ajouter à l'histoire curieuse de nos détraqués.

Nous serons tout de même contents d'apprendre dans le prochain livre de M. Bourget ce qui en ce pays a pu le frapper en dehors de nos *tramps* et de nos *cranks*.

Mme Dandurand.

Le Suffrage Féminin.

(Reproduction interdite).

Nous avons demandé à plusieurs personnes d'exprimer ici leur opinion sur le droit de voter qu'en certains pays les femmes réclament avec l'appui d'un grand nombre d'hommes.

On sait que c'est sur une mesure concernant cette question éminemment importante que le ministère Gladstone s'est trouvé en minorité le mois dernier.

Il est certain que l'imnixtion de la femme dans la politique changerait complètement les conditions de la vie sociale telle que constituée depuis des siècles. Serait-ce pour le mieux? Les avis sont partagés quant à cela.

Nous avons eu la bonne fortune d'obtenir celui de M. Paul Bourget, qu'il nous fait plaisir de pouvoir offrir à nos abonnés avec ceux de quelques-uns de nos compatriotes.

Lady Aberdeen, ayant été priée de vouloir bien exprimer sur ce point sa pensée, a eu la bonté de nous envoyer la réponse qu'elle fit à Toronto à une adresse de la "Women's Enfranchisement Association":

"Comme femme de Son Excellence le gouverneur-général, dit-elle, je suis incapable de donner une opinion sur cette question, car quoiqu'elle ne puisse être considérée comme une affaire de parti, elle présente maints sujets de controverse. A cause de cela je dois m'abstenir d'y prendre part en ce pays."

Il est cependant intéressant de savoir que cette réserve forcée de Lady Aberdeen n'est pas un témoignage d'indifférence pour la cause de l'émancipation politique de la femme. Nous sommes au fait que dans son pays elle en est l'apôtre militant.

Quelques politiciens se sont également excusés

de ne pouvoir se prononcer sur un projet épineux qu'ils seront un jour ou l'autre appelés à juger.

Nous reproduisons textuellement les réponses de ceux à qui l'indépendance de leur position permet de dévoiler leurs sentiments:

RÉPONSES.

Je vous avoue, madame, que le droit de voter me semble pour nous assez peu désirable. Mais, si jamais il nous était accordé — ce dont je n'ai cure — c'est ma conviction que les femmes n'en pourraient guère user plus mal que les hommes.

Laure Conan.

Personne plus que moi ne désire qu'on accorde à la femme toute la plénitude de ses droits. Cependant, son émancipation, — à mon humble avis, du moins, — ne doit pas s'étendre jusqu'au suffrage politique. Si on lui accorde le droit de voter, il faudrait, comme conséquence logique, lui accorder celui d'aspérer à la représentation. Or, la femme doit se tenir éloignée de ces milieux bruyants, où, dans l'excitation des luttes, la chaleur des passions, sa dignité et le respect qu'on lui doit seraient en grand danger d'être compromis. Et puisque la politique est si souvent l'écueil où viennent sombrer de belles intelligences et d'honnêtes intentions, restons donc éloignées de ce danger nouveau, qui ne ferait qu'ajouter aux difficultés dont notre route est déjà parsemée.

Françoise.

Le suffrage féminin n'est que la conséquence rigoureuse d'une véritable démocratie; voilà pourquoi, je pense, à mesure que l'on pénétrera le sens intime de cette forme de gouvernement, on accordera le droit de vote aux femmes.

Mais, il serait dangereux d'augmenter la responsabilité de ces dernières, sans faire subir, au préalable, de nombreuses modifications à leur éducation.

Yvonne.

Nous détachons d'une lettre trop aimable de M^{me} Chapleau le passage suivant, que nous ne pouvons nous abstenir de citer dans toute son indulgente partialité :

SPENCER WOOD, 25 Nov. 1893.

Je voudrais prendre place à ce "COIN DU FEU" où je vous admire. C'est là et pas plus loin, croyez m'en, que nous, femmes, devrions aller quand les soins du foyer, la charité à faire, les douleurs à soulager, nous laissent des loisirs à occuper. A ce COIN DU FEU nous pouvons réchauffer, éclairer, rayonner même quand le génie nous a touchées de son aile. Pourquoi vouloir aller nous jeter dans la fournaise politique, d'où nous sortirions calcinées peut-être, et pour le moins noircies !

Quant à moi, j'abhore les éclaboussures, et je suis d'avis qu'il n'y a que les hommes qui peuvent, sans se compromettre, descendre dans la rue.

Et au risque d'encourir le reproche d'égoïsme, je vous avoue franchement que j'aime mieux régner que gouverner.

Veillez me croire, Madame,

Votre bien dévouée,

Mary J. Chapleau.

J'ai obtenu de M^{me} Desjardins la permission de publier la trop modeste réponse où elle se récuse, et qui est un très spirituel argument contre la cause en question :

Chère Madame,

J'ai reçu votre lettre me demandant mon opinion sur la question du suffrage féminin en politique.

Je dois vous dire que la direction de ma maison et les soins que requièrent mes nombreux enfants m'ont empêchée jusqu'à présent d'ambitionner au foyer autre chose que le bonheur domestique.

Je laisse volontiers à mon mari le souci d'exercer les droits politiques pour le compte des deux, heureuse de mon côté si, par l'exercice de mes droits de maîtresse de maison, je puis lui assurer une vie agréable et donner à mes enfants l'éducation nécessaire et le bien-être.

Les questions d'économie domestique absorbent assez mon attention pour me faire oublier celles de l'ordre politique.

Je me déclare donc en toute humilité, chère Madame, tout à fait incompétente à me prononcer sur la question du *suffrage féminin en politique*.

Croyez-moi bien, Madame,

Votre toute dévouée,

Hortense B. Desjardins.

19 novembre 1893.

Quand elle a accompli ses devoirs d'épouse et de mère, la femme ne peut disposer d'assez de temps pour étudier à fond les questions compliquées de la politique.

Je crois à son influence et à l'efficacité de sa participation dans les conseils des nations, mais je crois aussi que la meilleure manière d'exercer cette influence est celle de la femme forte de l'Évangile : son mari qui jugeait aux portes de la ville se distinguait par la sagesse de ses décisions.

Le pouvoir occulte de la femme instruite et éclairée a de tout temps produit ses bons effets. Et combien le rôle de modeste Egérie convient à sa frêle et gracieuse organisation.

Hersélie T. Marchand.

LETRE DE M. PAUL BOURGET.

Le 15 novembre 1893.

Vous me posez, madame et chère confrère, une question très embarrassante. Je vous avoue que je ne comprends pas quelle étrange ambition peut porter les femmes à réclamer le droit de vote, comme en général tous les droits qui tendent à les faire *pareilles* à l'homme dans la vie sociale et politique. Ce que nous rêvons d'une *mère*, d'une *sœur*, d'une *épouse*, d'une *filie*, dans le sens idéal de ces mots, est si peu conciliable avec les promiscuités brutales et les rudesses d'une candidature et d'une élection ! Le vers célèbre du poète :

Elle resta chez elle et fila de la laine..

ne cessera pas, je crois, d'être la devise secrète des plus délicates et des meilleures. Cela dit, je n'aperçois pas une bonne raison pour priver les femmes de ce droit de vote si elles le réclament,

dans des pays où l'on professe la théorie, qui paraîtra insensée à nos descendants, du suffrage universel. Du moment qu'un illettré vote comme un lettré, un domestique comme son maître, un paysan comme un bourgeois, puisqu'il n'est tenu compte ni des différences d'éducation, ni de celles de capacité, ni même de l'intérêt général, pourquoi la femme du paysan, celle du domestique et celle du bourgeois n'auraient-elles pas voix au chapitre, au même titre les unes que les autres et que leurs maris ?

Leurs suffrages ne seraient ni plus incompétents ni plus imprudents, et peut-être leur amour pour leurs enfants et leur sens de l'économie domestique les rendraient-elles plus sages sur certains points : les lois d'éducation, par exemple, et les impôts. Mais d'ici à ce que cette réforme soit adoptée, sans doute les peuples auront commencé de comprendre que le problème politique, consistant à faire marcher un organisme très compliqué, les procédés simplistes ont beaucoup de chances pour être les pires ; et comme ils chercheront alors de toutes manières à se débarrasser du suffrage universel, il est peu probable qu'ils pensent à l'étendre jusqu'aux femmes. C'est la grâce à leur souhaiter aux uns et aux autres. Du moins, madame, tel est l'avis de votre très dévoué et très respectueux confrère.

Paul Bourget.

Le poids d'un tel fardeau sur de frêles épaules
Pourrait bien les faire ployer :
Mesdames, croyez-moi, ne changeons pas de rôles :
Restez les anges du foyer !

Louis Fréchette.

Tout le mérite et tout le prix de la femme consistent à différer le plus possible des hommes : alors, pourquoi chercher à leur ressembler ?

Au reste, nous ferions un marché de dupes. Les femmes ont eu tous nos suffrages depuis l'origine du monde, et elles les auront toujours ; mais nous n'aurons jamais les leurs.

Elles rempliraient les assemblées législatives, les tribunaux judiciaires, voire même les correctionnels, *proh pudor !*

Et nous serions réduits à repriser les bas et à faire la sauce — elle aurait beau être piquante !...

Pour l'amour du ciel, n'amouindrissiez pas la femme au point d'en faire un électeur ou un député.

Elle est tout ce que l'homme aime encore et respecte. Ne le dépouillez pas complètement, le malheureux !

Arthur Buies.

MONTREAL, 29 Nov. 1893.

Madame R. Dandurand,

En ville.

Madame et chère confrère,

Vous me demandez mon sentiment sur le suffrage des femmes.

J'y suis favorable.

Il va sans dire que par femmes, dans ce cas-ci, il faut entendre celles qui ne jouissent pas du très appréciable avantage d'être sous puissance de mari.

J'ai vu le droit de suffrage exercé par les femmes, dans les affaires municipales, pendant vingt ans, à Québec, d'une manière avantageuse pour les intérêts publics.

Le dernier recensement constate que, proportion gardée, il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes qui savent lire et écrire dans notre pays.

A la honte du sexe masculin, force m'est de reconnaître que la femme est moins vénale que l'homme.

Je ne vois donc pas pourquoi, en saine politique, le sexe féminin ne prendrait pas, dans les affaires du Canada, sa part de responsabilités.

Croyez-moi, madame et chère confrère,

Votre dévoué serviteur,

J. Israel Tarte.

Madame :

Vous me demandez mon opinion sur la question du suffrage des femmes ?

En théorie et en toute justice, je crois à l'égalité absolue des droits de l'homme et de la femme, étant donnée une société où la vertu seule donnerait droit aux honneurs publics et à la prépondérance sociale.

Mais dans la pratique, c'est autre chose. Il faut, hélas, compter avec toutes les mauvaises passions de notre pauvre humanité. La femme, en se mêlant au mouvement politique, descendrait fatalement au niveau de la morale des assemblées délibératives, et chacun sait ce que cela veut dire, par le temps qui court.

Nos mœurs politiques sont telles qu'une honnête femme ne saurait même les côtoyer, sans y ternir sa bonne réputation et sans y laisser des bribes de sa modestie et de sa respectabilité.

Nommez moi un honnête homme qui voudrait voir sa mère, sa femme ou sa fille descendre dans la fosse aux ours d'un conseil municipal ou entrer dans la cage aux lions d'un parlement quelconque.

Non ! Il ne nous reste guère que la famille comme refuge contre les ambitions, les fourberies et les jalousies de la politique, et je demanderais qu'on ne nous enlève pas ce dernier asile.

H. Beaugrand.

Pensant avec un homme politique anglais que dans l'Etat "les femmes nous gouvernent," et avec un économiste français que "la femme est la souveraine d'un petit royaume qui s'appelle le ménage," je ne puis voir ce que les femmes gagneraient en influence et en puissance par la conquête du droit de vote.

Par contre, j'aperçois nettement ce que cette conquête coûterait de tranquillité à la famille et la part de soins, d'affection, de dévouement dont l'homme et surtout l'enfant devraient la payer.

Jules Helbronner.

J'en fais une question de logique. La femme n'a-t-elle pas une intelligence au moins égale à celle de l'homme ? La femme ne souffre-t-elle pas directement de la mauvaise législation ? La femme n'aurait-elle obtenu son émancipation qu'en théorie ? Les nègres du Sud américain ou du Brésil seraient-ils plus en mesure que la femme de manier le suffrage à bon escient ? Il m'a toujours semblé que poser ainsi la question, c'était la régler. Le tort consiste à faire de la sentimentalité quand il suffirait d'être logique.

J'ajouterai que je ne conçois pas qu'on puisse être sincère libéral et hostile au suffrage des femmes.

Et puis, à une époque où il est constaté que le sexe masculin est en baisse physique et intellectuelle, il n'est pas mal de se préparer des garanties pour l'avenir. Et le suffrage accordé aux femmes en est une.

P. A. J. Voyer,

Rédacteur du *Monde.*

Le Premier Ministre de la province de Québec nous envoie par dépêche un cri de révolte :

Non, non ; pas de suffrage féminin. J'ai trop d'admiration pour la femme et trop d'aversion pour la politique.

L. O. Taillon.

Quoique le sujet sur lequel viennent de se prononcer nos aimables correspondants ait fait depuis quelques années de grands progrès en Europe et tout autour de nous en Amérique, nous sommes bien éloignés de le voir seulement naître en cette province.

Je ne suis pas de celles qui regrettent cette insouciance aristocratique de la canadienne-française. Car j'estime que les plus libres sont les femmes qui font faire leurs affaires par les hommes et les plus heureuses celles qui comme les peuples heureux *n'ont pas d'histoire.*

Et cependant, me rangeant à l'avis d'un de mes amis, homme d'un grand sens, je reconnais qu'en matière d'éducation, surtout d'instruction primaire, les mères de familles feraient d'excellentes législatrices.

Mme Dandurand.

Locutions Vicieuses.

Certaines personnes disent une *avis* pour une *vis*, et pareillement *tournavis* pour *tournevis*.

∞ *Usurier* ne se dit que pour celui qui prête avec usure. C'est une faute que de l'appliquer à celui qui use rapidement ses habits.

∞ Le mot *spring* est anglais. Celui qui le traduit est *ressort*. Un *spring-bed* est un *sommier* ou *sommier élastique*.

Travers Sociaux

IX

FIANCÉS.

On est convenu de dire beaucoup de bien de la manière dont se font en ce pays les alliances. Par contre, il est de mise de flétrir celles qui s'appellent mariages de raison.

Ces mariages en effet sont tout-à fait à l'antipode des nôtres, et malgré la préférence généralement accordée à ces derniers, j'hésite à suivre le courant et à trouver nos coutumes excellentes.

Dites-moi vous-mêmes ce qui vous paraît meilleur d'un mariage de raison ou d'un mariage... déraisonnable. Les mariages d'amour courent de grands risques de mériter ce qualificatif.

A la réflexion, on comprend que les premiers soient plus sûrs, justement parce qu'on s'y fait *une raison* et qu'on suit non pas un entraînement aveugle, mais l'inspiration de la sagesse.

Et tenez, voulez vous que je vous le dise franchement ? Au fond, je n'aime ni les uns ni les autres, et sur ce chapitre je suis partisan du juste milieu. L'une de ces unions ressemble trop à un calcul, l'autre trop à une folie.

Ne blasphémons pas contre Cupidon, et donnons lui son dû en admettant que dans tout bon mariage il doit entrer beaucoup d'amour et un peu de raison.

Seulement, comme il serait téméraire de demander tout cela aux jeunes gens qui dans cette affaire sont parties contractantes, il est entendu que les fiancés se chargent de la partie sentimentale et que l'autre contingent, c'est-à-dire la part de raison, est fourni par les parents.

Ce petit arrangement suppose de la sagesse d'une part et de la soumission de l'autre. La sagesse, la clairvoyance ne manquent pas où elles sont nécessaires, mais ces précieuses qualités voient leurs bons effets paralysés par la complète indépendance des jeunes filles en ce qui touche leurs histoires de cœur. Ce domaine intime est pour les pères et les mères comme un sanctuaire inviolable qu'ils croiraient profaner en essayant seulement de voir ce qui s'y passe.

Et leur sollicitude, qui ne peut pourtant pas se désintéresser du sort de l'enfant chérie, en est

réduite aux conjectures basées sur les faits extérieurs.

Par un phénomène assez compréhensible, il suffit qu'une inclination se déclare dans le cœur d'une ingénue pour que tout de suite une réserve se glisse entre elle et sa mère. Des confidences, ses amies, ses sœurs peut-être en recevront, mais les parents, jamais plus.

Cela s'explique par le fait que les premiers incidents de ces romans peu sérieux au début, et dont le dénouement n'est pas toujours le mariage, sont de ces événements puérils pour les gens d'âge, mais qu'on confie à ses camarades, à ceux de sa génération qui seuls peuvent comprendre tout ce qu'il y a d'éloquence dans un soupir poussé d'une certaine façon, de signification dans un regard rapide, et de profondeur dans une phrase en apparence insignifiante.

Puis on prend le pli de ces cachotteries innocentes, et l'on s'y tient par habitude quand les choses prennent une tournure plus grave.

J'ai connu un père dans la situation du Micawber de Charles Dickens, et qui — tenu dans l'ignorance d'un événement de nature à l'intéresser au plus haut point — demandait à sa fille affairée à l'achat de son trousseau :

— Est-ce que je serai invité à la noce ?

Les parents abdiquent trop facilement leur autorité devant le premier caprice de cœur de leur fillette.

Ils ont d'abord une révolte du bon sens et des velléités d'être sévères. La jeune fille trop précoce, qui affiche avec un petit prétendant sans moustache des manières de fiancée et se pavane gravement dans les rues à toute heure du jour en compagnie d'un échappé de l'université, est assez rudement rabrouée, et reçoit la défense de cesser ce manège ridicule. Mais comme, en général, on est peu pratique, et qu'on ne se préoccupe pas d'écarter radicalement les occasions que ces enfants ont de se rencontrer ; comme on continue de laisser l'écolière aller seule à ses cours quand on doit supposer qu'elle ne manquera pas de trouver sur son chemin

le jeune soupirant embusqué, les choses n'en sont pas changées.

Neuf fois sur dix la tenacité ou l'insubordination des enfants a raison de la fermeté paternelle.

Devant leur entêtement suscité par la contradiction et affectant les dehors d'un attachement durable, l'autorité finit par s'incliner avec une sorte de respect, comme si le doigt de l'amour avait marqué ses rebelles d'un sceau sacré.

Il est de fait que la cour assidue qu'un audacieux imberbe peut faire à la moindre petite bouture de femme a pour effet de conférer à celle-ci une émancipation prématurée telle que celle octroyée par le mariage qui rend à la jeune épouse l'usage de ses droits avec la liberté de ses actes.

Or, comme je vous le disais, ceux qui ont pour mission de la guider et d'assurer son bonheur, en dépit d'elle-même s'il le faut, en arrivent trop aisément à la formalité du lavement des mains.

— J'ai bien essayé, vous diront-ils, de lui faire entendre raison, mais rien n'y a fait, ni les prières, ni les défenses, ni les menaces. — Que voulez-vous, *ils s'aiment* ! invoqueront encore certaines mamans romanesques.

Après cela, on se résigne à tout, et on attend tranquillement le désastre prévu.

Mais tout est bon pour empêcher un mauvais mariage, — la distraction, les voyages, la réclusion forcée, la fêrule même !

Il ne faut pas trop se hâter de jeter au feu la salutaire fêrule, ni laisser trop tôt sa fille juge de sa conduite et maîtresse de ses actions.

Les parents ne sont-ils pas payés pour savoir que seule l'expérience rend sage, et qu'en faisant la jeunesse l'arbitre de son avenir ils l'exposent à de funestes méprises ?

Les victimes de leur nonchalante condescendance joindront plus tard, en reconnaissant à la leur de la raison la voie d'évitement qu'on leur a laissé prendre pour arriver au bonheur, leurs reproches à ceux que ces parents se feront à eux-mêmes devant le résultat de leur incurie.

Les unions hasardées qu'on voit tous les jours se contracter sous le seul prétexte *qu'on s'aime* — et encore comprend-on bien ce grand mot ? — ne tournent pas toujours mal.

Il est notoire en effet que les ménages canadiens sont le modèle des ménages *unis*.

Mais y est-on vraiment heureux, et cette paix qu'on y goûte n'est-elle pas trop souvent le fruit de sacrifices qu'un peu plus de sagesse dans le choix de son conjoint eût rendus inutiles ; n'a-t-elle pas été conquise dans les premières années de vie commune par un travail d'assimilation orageux ?

Cette sérénité qu'on remarque partout, êtes-vous bien sûr que ce ne soit pas dans un grand nombre de cas une résignation silencieuse ou de l'abnégation héroïque ?

Qu'on ne se hâte pas de conclure. Le problème vaut qu'on l'étudie à fond.

Un psychologue moderne a noté "qu'on aime un type, c'est-à-dire la réunion dans une seule personne de toutes les qualités humaines qui peuvent nous séduire isolément chez les autres."

Croit-on que la rencontre d'un pareil idéal soit toujours fortuite, et qu'elle ne demande pas au contraire quelques recherches ? De ce qu'une jeune fille ou un adolescent ressentent au sujet de quelque jolie frimousse une chaleur au cœur, en faut-il conclure — qu'ils y mettent ou non de l'obstination — que l'être spécial appareillé aux tendances de leur esprit et de leur âme est trouvé ?

Sans poser à la profondeur, je réponds avec assurance : non, mille fois non.

Epousez un garçon pour lequel vous ressentez seulement ce que vous appelez *de l'amour*, c'est-à-dire un sentiment purement instinctif : serez-vous heureuse ?

Peut-être.

Unissez au contraire votre vie à celle d'un jeune homme qui force votre estime et s'impose à votre admiration par ses qualités sans inspirer du premier coup cet aveugle entraînement des sens. Aurez-vous lieu d'être satisfaite de votre choix ?

Très certainement oui.

Qu'augureriez-vous du sort d'un esquif qu'on pousserait au large sans gouvernail et toutes voiles tendues, prêt à s'abandonner au courant comme à suivre l'impulsion de la première brise folle qui passera ? Son salut serait l'effet d'un miracle.

Sans doute il ne faut pas mal parler de la brise, car la brise c'est l'amour qui donne des ailes, c'est le souffle mystérieux qui enlève et fait courir avec

allégresse sur la route difficile, c'est le moteur puissant sans lequel toute navigation sur le fleuve de la vie est laborieuse et terne.

Mais qu'on ne méprise pas non plus le gouvernail, c'est-à-dire, la sage raison qui dirige cette force aveugle. Son rôle dans toute union bien équilibrée doit être prépondérant.

Il ne l'est cependant pas dans le cas de ces jeunes filles auxquelles on permet de subir durant un an ou deux les assiduités accaparantes d'un courtisan qui diffère tout ce temps de faire connaître ses intentions, se réservant une sortie commode pour le cas où un changement de sentiments ou quelque obstacle matériel l'empêcheraient de donner suite à ses projets matrimoniaux.

Tant que cela dure, le soupirant éventuel s'arrête dans la maison qu'il fréquente des droits de fiancé que — de bonne ou de mauvaise grâce — les parents reconnaissent eux-mêmes tacitement.

Sans trop murmurer, ou du moins sans tenter énergiquement de faire cesser une situation absurde, ils souffrent qu'on monopolise effrontément leur fille, qu'on la séquestre pour ainsi dire un certain temps pour la leur rendre en définitive vieillie, discréditée par ces sottes aventures.

En fait, la période des fiançailles, qui représente un moment de bonheur presque parfait dans l'existence — à cause même de cela, vraisemblablement — n'est pas une chose normale.

L'hallucination poétique qui l'accompagne, la vie de rêve et d'extase qu'elle ouvre à la jeunesse riche d'illusions, ivre d'espérance, ne sont admissibles qu'à la condition d'être la préface courte et lumineuse de cet acte sérieux et final du mariage.

On gâterait sa vie en employant les plus belles années et les plus décisives à faire des préfaces.

Les journaux nous ont parlé d'une jeune fille qui portait dans le monde une rivière de diamants dont chaque pierre représentait un engagement rompu.

Cette terrible fille se parait orgueilleusement de son glorieux trophée; je plains l'homme auda-

cieux qui la prit derechef avec son collier d'expériences, avec sa rivière de désenchantements.

Puisque nous sommes sur ce chapitre, parlons donc un peu de la détestable habitude du tutoiement contractée par certains couples trop pratiques avant le mariage.

Dans les cas où ce dénouement légitime ne suit pas le roman d'amour, on a lieu de se repentir grandement d'une familiarité aussi prématurée.

Dans l'autre alternative même, n'est-ce pas anticiper sur la banalité du genre conjugal? N'est-ce pas renoncer trop tôt à la poésie, à la grâce chaste et chevaleresque du *vous* respectueux?

Il y a bien le temps de s'entre-tuer de questions prosaïques sur le mode vulgaire et laconique que nécessite le commerce et le petit train-train de la vie domestique.

— Combien as-tu payé les haricots? — Viens me recoudre ce bouton. — Prends-tu ton parapluie? En vérité, je ne vois pas ce qu'il y a de si attrayant à cette plate ritournelle.

Qu'on me permette de citer pour finir une loi de la Révolution de 1789 :

“ Le premier floréal le peuple de chaque commune choisira parmi ceux de la commune exclusivement et dans les temples un jeune homme riche, vertueux et sans difformité, âgé de vingt et un ans accomplis et de moins de trente, qui choisira et épousera une vierge pauvre en mémoire de l'égalité humaine.”

Faut-il classer cette ordonnance parmi les réformes intempestives de la farouche et nouvelle République?

Je ne le crois pas. Car sans vouloir préconiser des unions baclées avec un tel sans-façon, je ferai remarquer qu'elles sont néanmoins moins hasardées que le plus grand nombre de nos mariages d'amour, et qu'en somme, elles devaient offrir de meilleures garanties pour le bonheur des familles que celles dont un caprice ou même un instinct est le seul mobile.

Marie Vieuxtemps.

NOTE DE L'ADMINISTRATION.

Nous prions encore une fois nos abonnées retardataires de passer à notre bureau 63 rue St Gabriel, pour payer les \$2.00 maintenant dues de leur abonnement, ou de nous expédier ce montant par mandat poste. Nous tenons à régler tous les comptes de cette année avant d'en commencer une nouvelle. Nos abonnées de la campagne voudront bien mettre les \$2.00 dans l'enveloppe à notre adresse que nous leur envoyons et nous les expédier.

Savoir Vivre.

ÉLÉGANCE DU LANGAGE ET DE LA CON-
VERSATION.

(Suite.)

On recommande aux enfants de dire *monsieur* ou *madame* à chaque mot, lorsqu'ils parlent à des étrangers. Mais prenez garde qu'ils n'aillent jusqu'à l'abus. Rien de fatigant comme cette appellation *monsieur* ou *madame* revenant dans la phrase à propos de tout, à tout propos, hors de propos. Les gens du monde sont assez sobres de cette dénomination, c'est-à-dire qu'ils ne s'en servent qu'autant qu'il le faut.

Ils diront bien quelquefois : "Vraiment ?" "N'est-ce-pas ?" etc., etc., tandis que les gens trop polis n'auraient pas manqué de faire suivre ces interrogations du mot *monsieur* ou *madame*.

L'excès en tout est un défaut. Il faut craindre de faire dégénérer la politesse en obséquiosité. Tout est nuances dans le savoir-vivre. Inspirez-vous, en ce qui concerne la *toute petite chose* dont nous parlons, des rapports, des circonstances, des âges respectifs.

Il n'est rien d'aussi mauvais goût que d'affubler les gens de surnoms, et, particulièrement, quand ce sont des surnoms blessants ou ridicules, des sobriquets enfin. N'en donnez jamais à personne, même de très gracieux, à moins de rapports véritablement intimes, affectueux. Si ce n'est dans ces conditions, ne souffrez pas, non plus, surtout si vous êtes femme, qu'on vous gratifie d'une épithète, fut-elle très jolie, pour vous désigner, "parlant à votre personne" (hors de votre présence, vous n'y pouvez rien, et il n'y a qu'à vous résigner). Mais comme il faut être doucement polie, on témoigne sans hauteur ni aigreur de son déplaisir, et l'on dit en souriant : "Je devrais être très sensible à ce compliment, mais voyez comme je suis singulière, je préfère être appelée simplement du nom qui m'appartient."

Il faut éliminer de son langage toute locution triviale, si l'on veut obtenir la qualification de personne bien élevée. On ne dira pas : "Nous deux mon frère", mais : "Mon frère et moi"; "osé pour "hardi"; "flatté" pour "satisfait"; "dans le temps" pour "autrefois"; "chipier" pour "voler"; commettre "une gaffe" pour "un impair" ou "une maladresse". Une grande dame donnait

ce "signal de vigie", pour se reconnaître entre gens du monde : Quand quelqu'un se sert du mot de *bonne société*, il n'est pas de *bonne compagnie*, etc.

Par contre, il n'est pas de meilleur goût de se servir d'expressions recherchées, comme "exister" pour "vivre"; "vous entretenir" pour "vous parler", etc. On a bien ri, au siècle dernier, d'un anobli de fraîche date, qui disait aristocratiquement (croyait-il du moins) : "Je veux être décapité" pour "être pendu", ce qui, au contraire, est une imprécation qui témoignait autrement bien de l'horreur qu'on avait d'un supplice qui n'était pas celui des gentilshommes.

Il y a aussi des femmes pudibondes qui disent : "Une jambe de poulet" pour une "cuisse"; "une mitre de volaille" ou "un bonnet d'évêque", pour "les croupion". Voyez comme c'est absurde. Certes, il est des choses dont il vaut mieux ne pas parler; mais ce n'est pas le cas pour un volatile; la pruderie exagérée, anglaise, est à éviter.

PETITES IGNORANCES.

On entend poser de ces questions :

Doit-on demander des nouvelles de sa santé à une personne supérieure à soi ?

Pourquoi pas, lorsqu'on ne la voit pas pour la première fois ? Lorsqu'on l'aborde dans son salon ou ailleurs et non pas en audience ?

Il est clair qu'on ne dira pas : Comment allez-vous ?... Vous allez bien ?

Mais on sera très correct en s'informant si la santé est bonne. "Votre santé est-elle bonne ?"

On ne remercie pas les gens qui vous font une visite, pour la raison qu'on se dérange, à son tour, pour aller les voir, et qu'il ne s'agit plus, en conséquence, que d'un prêt rendu. Toutefois, cette règle, — comme toutes les autres, — comporte des exceptions.

Lorsqu'une personne âgée se donne la peine de venir voir des gens beaucoup plus jeunes qu'elle, on doit la remercier de sa visite, car les vieillards sont dispensés d'une foule de devoirs mondains sans que l'on en soit quitte à leur égard.

Nous sommes encore tenus d'exprimer notre

gratitude de sa visite à une personne absorbée par des occupations importantes, transcendantes, et qui a bien voulu les abandonner pour nous donner le plaisir de la voir chez nous.

Encore nous dirons fort bien à un visiteur, qui a fait une longue route par le froid ou sous le soleil, que nous lui savons gré de n'avoir pas reculé devant la fatigue, d'avoir affronté la chaleur, etc.

MOTS ET CALEMBOURS.

N'abusez pas de votre facilité à faire des *mots*. Une fois ou deux, c'est bien, cela amuse, distrait un auditoire... qui a le temps d'écouter. Mais sans cesse, mais à propos de tout, on finit par fatiguer, impatienter, exaspérer ceux à qui on parle et qui doivent avoir l'esprit tendu pour saisir, pour comprendre cette plaisanterie sans trêve.

Quant aux calembours, c'est atroce. Au plus peut-on s'en permettre quelques-uns en famille lorsqu'ils sont vraiment drôles. La plupart du temps les calembours sont des rapprochements forcés et absurdes, les *mots* sont cherchés et sans sel. Il n'y a que les enfants et les gens qui ont de l'esprit sans le savoir pour trouver des *mots* étonnants et bien véritablement jolis. Nous en donnerons deux exemples :

En 1870, des professeurs suisses, s'ingéniant à distraire nos soldats internés, leur faisaient des conférences. Un soir, c'était sur la géologie. Pourquoi le conférencier pataugea-t-il? Je ne sais. Il ne put se tirer de son exorde. Ce que voyant, un de nos petits fantassins grimpe près de lui à la tribune : " La géologie, déclame-t-il, c'est pas tout ça. Il y a trois sortes de terre : la terre de pipe, la terre de bruyère et la terre de l'hospitalité, c'est la Suisse ! " Les bravos éclatèrent sans fin, ils étaient doublement mérités : par l'orateur et le noble pays qui choyait nos pauvres soldats.

Un jour, je recevais une jeune dame, qui était venue me voir avec sa fillette. J'avais auprès de moi mon petit neveu, qui faisait grand accueil à l'enfant étrangère. Si grand accueil, qu'au moment du départ de la dame, ce furent des pleurs et des grincements de dents. " Oh ! ne t'en va pas, sanglotait mon neveu, s'adressant à la petite fille, ne t'en va pas ; dis à ta maman *qu'elle t'oublie !* "

Il n'y a pas seulement de ces *mots* naïfs ou charmants, me dira-t-on. Je sais qu'en notre

Paris il est beaucoup de gens spirituels qui ont des *mots* adorables de finesse et de grâce. Mais, croyez-le, ces *mots* leur viennent tout seuls, sans nul effort, et ils ne sont jamais quintessenciés, comme celui-ci, par exemple : une jeune fille dit à son valseur : " Entendez-vous ces deux vieilles dames qui parlent des antiques ? — Elles font de l'homéopathie, répliqua le danseur. Eh bien ! franchement, ne fallait-il pas réfléchir pour comprendre la raillerie ? "

Quand on parle de la ville d'Eu, si un plaisant ajoute " brouillés ", on peut sourire une fois, mais si une seconde fois il accole à ce nom de ville le calembour " sur le plat ", on sera déjà lassé. Cependant, le monsieur n'en continuera pas moins d'énumérer les mille manières de cuire les œufs chaque fois qu'il sera question de la cité normande.

Une autre espèce de personnes qui se rendent très désagréables aux gens nerveux sont celles qui ont une façon de parler entre la plaisanterie et le sérieux. On ne sait jamais ce qu'elles veulent dire. S'amusent-elles à nos dépens, ou les phrases qu'elles débitent ont-elles vraiment la signification qu'on peut leur prêter ? Ce doute naît en nos esprits lorsque nous nous trouvons être les auditeurs de gens qui ont l'habitude de *badiner* sur tous les sujets, de dire " des bêtises " à tout propos.

L'expression de leur visage, gouailleuse ou d'un naïf *voulu*, est pour beaucoup aussi dans le malaise qu'ils vous font éprouver.

Conclusion : ne manions l'arme de la plaisanterie que si nous sommes doués d'infiniment d'esprit et de délicatesse... et doutons toujours de nous-mêmes.

PRÉSENTS.—ÉTRENNES.

Chez nous, l'usage des présents de Noël n'est pas universellement répandu, — sauf en ce qui concerne les enfants, dont le " Petit Jésus " remplit le mignon soulier, — mais il gagne du terrain d'année en année, et c'est une bonne chose, puisque cette coutume septentrionale permet d'être agréable à ses amis une fois de plus. On peut sans inconvénient s'en dispenser, mais ceux qui voudraient prendre cette habitude seront, sans doute, bien aises de savoir que les présents de Noël sont de même nature que les cadeaux du jour de l'An, à savoir : fleurs, bonbons, bijoux, porcelaines, objets de toilette, etc., etc.

Les supérieurs seuls (par l'âge, la position, l'ascendance, etc.) font des *cad'aux* de Noël et du jour de l'An. Les inférieurs n'en rendent pas. Mais ces derniers peuvent offrir un *présent* à leurs supérieurs, à l'occasion du jour de fête ou du jour de naissance de ceux-ci.—Les gens du même âge, de la même situation, du même sexe peuvent échanger des *présents* à Noël et au jour de l'An.

Un célibataire, qui a diné plusieurs fois dans une maison, doit envoyer des *fleurs* ou des *bonnons*, voire des *livres*, à la maîtresse de ce logis, le 31 décembre au plus tard. La femme à qui ce présent est adressé remercie par l'intermédiaire de son père ou de son mari. Si elle vit seule ou sans parent masculin auprès d'elle, elle écrit un court, un aimable billet. Il est bien entendu que *jamaï*s elle n'offre rien en retour.

Les cadeaux que l'on se fait entre parents ou entre amis si intimes que les relations ont couleur de liens de famille, si même il n'y a supériorité, ces cadeaux peuvent affecter la forme la plus ordinaire ou la plus splendide : on donne fort bien une douzaine de mouchoirs de poche, ou un fil de perles de 100,000 écus ; de l'argent monnayé : pièce d'argent, louis, billet de mille francs, ou un humble bouquet de violettes, un sac de bonbons ou une paire de chevaux. Tout dépend des fortunes réciproques. Il n'y a qu'une règle à obser-

ver : à une personne riche, il faut offrir une inutilité, ou, du moins, une chose dont elle puisse se passer : bronzes, fleurs extrêmement rares, porcelaines anciennes, dentelles précieuses, bonbons exquis, ou... si l'on est pauvre, soi-même, un bouquet très simple. A une personne de position moyenne, un objet qui puisse, à la fois, lui servir et satisfaire une de ses fantaisies. A une personne pauvre, une chose utile, qui lui épargne une dépense.

Pour bien faire un présent, il faut encore étudier les goûts de celui à qui on le destine. Il y a des gens, au contraire, qui ne consultent que leurs préférences. Ainsi, un de mes oncles, qui adorait les mandarines et détestait les pralines, envoya un jour une caisse de ces petites oranges à une amie qui ne pouvait les souffrir, tandis qu'elle raffolait des bonbons inventés par le sommelier du maréchal du Plessis-Praslin. Cette amie sut gré à mon grand-oncle de l'intention qu'il avait eue de lui être agréable, mais son présent ne lui apporta pas d'autre plaisir. C'était un peu maigre. Mon grand-oncle ! — Dieu ait son âme ! — avait agi en égoïste, — qu'il me pardonne de le dire ; — en cette circonstance il n'avait écouté que son *moi*, lequel devait faire silence, car il ne s'agissait pas de lui. Notez que mon oncle avait vu son amie grignoter des pralines et refuser des mandarines.

Le Travail chez la Femme.

II

Dans un précédent article du mois de mars, où j'étudie la révolution opérée par la vapeur qui détruit la petite industrie, pour faire surgir à la place nos grandes manufactures et nos ateliers géants, j'ai fait ressortir comme découlant de cette transformation du travail la nécessité qui enlève la femme au foyer pour la jeter au sein de vastes agglomérations d'ouvriers. Mais, ce souffle puissant, caractéristique de nos temps, qui déplace l'activité féminine pour la transporter dans des sphères nouvelles, n'a pas dans une même tourmente enlevé toutes les classes de la société, et l'existence que mène à l'extérieur la femme du peuple contraste avec le *far niente* traditionnel dans lequel nos grandes dames s'obstinent à vivre.

Pourquoi, en effet, quand notre siècle, relevant l'humanité, inculque à chacun l'idée de sa dignité,

de sa personnalité en le livrant à sa propre initiative, l'élite de nos femmes, privées des garanties que leur offrait autrefois la stabilité des fortunes, ne se résolvent-elles pas à rompre avec de vieux préjugés, et à se livrer au travail : industrie, commerce, comptabilité, littérature, arts, sciences abstraites et pratiques, que sais-je?... Vastes champs qui s'ouvrent à leur activité, où leur intelligence puiserait une vigueur nouvelle, et se sentirait grandir en face de nouveaux horizons ; et quand viendraient ces revers de fortune si communs de nos jours, elles seraient prêtes alors à vivre honnêtement d'un travail lucratif.

Hélas ! qui n'a entendu les cris de détresse de parentes et d'amies que la froide main du malheur a frappées ; à qui des circonstances douloureuses ont enlevé avec l'objet de leur affection le soutien

de leurs jours ; soit un père, soit un époux de qui elles recevaient le pain quotidien. N'est-il pas déchirant de voir ces frêles créatures, vers qui souvent accourent de jeunes enfants pour recevoir la becquée, traîner une existence languissante ? Quel est le cœur inhumain qui n'est pas touché des misères dont sont abreuvées ces délaissées si fortunées hier, et si misérables aujourd'hui ?

On les voit alors se diviser en deux groupes. Cédant à des instincts de fausse honte ou de juste orgueil, les unes vont demander secours à un parent, les autres entreprennent de faire elles-mêmes la lutte pour la vie.

Dans le premier cas, combien de malheureuses, qui, après avoir perdu le sentiment de toute fierté, ne rougissant plus de mendier, ont entraîné par leur présence la ruine des familles au sein desquelles elles exigeaient un abri. Oui, que d'hommes, que de jeunes gens, victimes de leur dévouement, ont vu leurs rêves s'évanouir et sombrer sous le poids de ces charges dont ils se sentaient écrasés, et sont allés chercher l'oubli dans des dissipations criminelles.

Les autres, les vaillantes, et heureusement pour notre dignité le nombre en augmente tous les jours, domptant leur douleur, ne demandent un soutien qu'à leur énergie. Mais ici encore, hélas, que de tristes histoires, que de privations, que de souffrances intimes, inouïes, dans la vie de ces braves femmes qui ne sont formées à aucun travail, et qui ne savent remplir que des tâches ingrates que des emplois insuffisamment rétribués. Elles s'épuisent en un labeur stérile qui ne satisfait même pas aux besoins les plus pressants. Ce n'est plus le courage, ce n'est plus le cœur qui manquent : cette orpheline, cette veuve, cette mère, ne ménage ni sa santé, ni son temps ; mais, il fait peine à voir cette activité fiévreuse consumer le pauvre être qui s'y livre sans même trouver à sa tâche, le salaire, principe régénérateur qui fournira à ce corps débile l'alimentation, le confort nécessaire.

A quoi attribuer ce malaise, ou plutôt cette infirmité de l'organisme social qui voit une portion considérable de ses membres impropres à subvenir entièrement à leur conservation ?

Les sources d'un si grand mal sont multiples, je

le sais, et tiennent à l'étude de questions fort diverses ; aussi je n'ai point la prétention de les énumérer, mais j'en signalerai une qu'on s'efforce pourtant d'amoindrir, et qui pourrait s'appeler l'inaction systématique dans laquelle toute femme bien née doit s'efforcer de vivre ; c'est-à-dire que l'éducation de nos filles les façonne de telle sorte, qu'elles ne sont aptes dans le besoin à aucun travail, si simple soit-il. Comment s'étonner ensuite du peu de succès que rencontrera une femme qui, à 30 ou 40 ans, essayera de comprendre et de déchiffrer les premiers mots du *struggle for life* ?

On le sent, elle succombera dans cette bousculade générale où les initiés saisissent toujours la meilleure part. Le moyen de faire face à toute éventualité, d'être prêt pour la lutte, pour la "peine" comme disaient nos pères, c'est évidemment de s'y exercer, de s'y préparer par un entraînement tel que les facultés dont l'usage pourrait devenir indispensable ne s'atrophient pas.

Voilà pourquoi, je pense, il est important qu'une femme prenne de bonne heure des habitudes laborieuses, qui l'initient à la vie pratique et mettent entre ses mains l'outil dont elle se servira au besoin.

Quelque grande dame que vous soyez, chère lectrice, ne croyez pas vous avilir en travaillant, puisqu'une des princesses, fille de notre gracieuse souveraine, ose se dire sculpteur, et veut même recevoir le prix de ses œuvres. Loin de moi la pensée de voir dans le gain la satisfaction d'une passion vulgaire ; l'Altesse du moins qui le recherche en ce moment est à l'abri de tout soupçon. Mais, ce que je vois dans cette rémunération du travail, c'est un enjeu qui intéresse la partie. J'y aperçois le moyen efficace de rendre le travail sérieux. Qui ne connaît cet axiome "l'intérêt est la mesure des actions." Comment veut-on en effet que l'application au travail, demandant de l'énergie, soit soutenue avec ardeur, passe à l'état d'habitude, devienne générale à toute une classe de la société, gagne les esprits faibles et nonchalants, si on ne fait pas espérer à ceux-ci un avantage immédiat, très palpable, dont l'obtention deviendrait bientôt une nécessité et se prescrirait par un devoir ?

Yvonne.

HYGIENE

L'HALEINE.

La pureté de l'haleine a une grande influence sur la beauté et la conservation des dents, et, de plus, si cette pureté vient à être altérée, on devient toujours quelque peu un objet d'éloignement pour les autres. On voit donc de quelle importance est la fraîcheur de l'haleine, et qu'il ne faut pas dédaigner les soins qui nous la conservent... ou nous la font retrouver.

La sobriété, la santé, une abstention complète ou presque complète des bulbes trop odorantes de l'ail ou de l'oignon, des dents saines et propres, telles sont les conditions réunies qui nous permettent de garder, jusque dans un âge avancé, jusqu'à la mort, une haleine douce et fraîche comme celle des enfants.

Les maladies de la bouche et de l'estomac, les dents négligées, la carie, l'abus des liqueurs alcooliques, une trop fine chère (mets épicés de haut goût), compromettent sérieusement l'haleine. Quand la cause est attribuable à l'estomac, aux souffrances dentaires, à une maladie buccale, les purgatifs, les eaux minérales, les poudres de craie, de magnésie, de bicarbonate de soude sont tout indiqués.

Les mauvaises dents seront extraites sans rémission. Si on ne pouvait se rendre immédiatement chez le dentiste, on mâcherait de petits morceaux de racine d'iris de Florence, pour corriger la mauvaise haleine, résultat du fâcheux état des dents.

Les dames romaines, s'il faut en croire Martial, se servaient de cure-dents taillés dans le bois du térébinthe lentisyne.

Un mélange de teinture de camphre et de myrrhe est excellent pour se laver la bouche et se gargariser, quand un accident de santé altère momentanément l'haleine. Quelques gouttes de chaque substance dans un verre d'eau. Si on employait la teinture de myrrhe seule, dix gouttes.

Lorsque vous avez mangé des côtelettes à la Soubise, ou tout autre mets dans la composition duquel l'oignon joue un certain rôle, avalez ensuite une tasse de café noir. Le café est un antidote contre cette atroce odeur, que le légume bulbeux communique aux voies respiratoires. Quant à l'ail... Ah ! n'en mangez jamais !

On n'a parlé encore d'un remède très facile, très pratique même, et pas désagréable du tout, contre le triste inconvénient qui nous occupe :

Prenez du charbon de bois pulvérisé 50 grammes

— de sucre blanc en poudre..... 50 —

— de bon chocolat..... 150 —

Faites fondre le chocolat au bain marie, incorporez y le sucre et le charbon, amalgamant les substances bien complètement. Après refroidissement sur le marbre, découpez votre préparation en petits carrés. Mangez trois à quatre de ces petits carrés par jour.

LES LÈVRES.

Vous ne m'auriez pas pardonné de quitter la bouche sans vous parler des lèvres.

Pour être belles, les lèvres auront des "rougeurs de framboise," la peau en sera fine et pas gercée. Les lèvres rouges sont incompatibles avec certains tempéraments. Il faut alors se résigner aux lèvres peu colorées, car toutes les tentatives faites pour les raviver ne réussiraient que pour un instant, et au détriment de la souplesse et de la douceur des tissus.

N'ayez donc pas recours aux frictions alcooliques, aux vinaigres, aux cosmétiques ; vous y perdriez beaucoup plus pour toujours, que vous n'y gagneriez passagèrement. Si la peau de vos lèvres pâles n'est pas fendillée, elles auront une certaine fraîcheur, une apparence satinée qui leur donnera du charme, malgré leur teinte rose tendre. L'alcool, les vinaigres, le rouge détruiraient l'exquise délicatesse de leur épiderme. Combien d'enfants disent, aux femmes qui les embrassent : " Vos lèvres piquent," parce qu'elles les ont rendues rudes à force de soins inintelligents.

Beaucoup de femmes se mordent les lèvres pour les faire rougir au moment où elles entrent dans un salon. Mais outre que la coloration ainsi obtenue dure très peu d'instant, la morsure fréquente rend les lèvres douloureuses et les prédispose aux gerçures.

Si vos lèvres sont naturellement sèches et rudes, frottez-les un peu, chaque soir, avec un mélange d'eau et de glycérine, parties égales.

Ne passez pas la langue sur vos lèvres, c'est con-

POUR LA FÊTE DE PAPA.



Andante

Paroles et Musique de Mme Dandurand.

Introduction

Chant

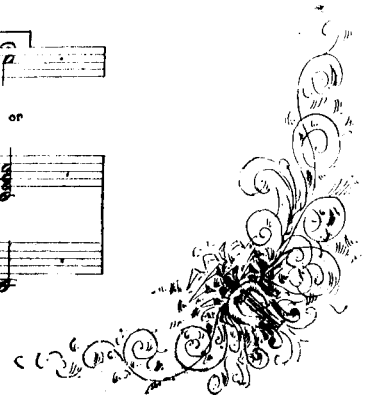
Mon pe - tit pe re, é cou - te mon mal - heur, J'ai per - du ma bour - se a - vec ma for -
Mais c'est é - gal; bourse é - tait pe - ti - te. Et ce cœur - là qui n'est pas sans fi

Piano

- tu - no, Moi qui rê - vais de l'a - che - ter la lu - ne; Je n'ai rien pour ta
- mi - te, Con - tient pour tant dit ma me - re, un tré - sou - C'est mon a -

fé - te que mon cœur. Et ce - là vaut - de, l'or

mour.



Conseils

pour le coloriage et le montage du JEU DE MASSACRE.

Coloriage—Coller la feuille sur carton fort (pour qu'il ne se gondole pas), mais pas trop épais, pour qu'il soit facile à découper.

Figures. Passer un ton chair (rose pâle avec une pointe de jaune) sur les figures et les mains, sauf pour Pierrot qui reste blanc. Les pommettes et le nez du Normand pourront être relevés vigoureusement en rouge ; forcer la teinte jaune pour le vieux Cassandre et donner des joues bien roses à Colombine.

Costumes. Laver de bleu les ombres du costume de Pierrot. Le Normand aura ses bas et sa veste bleus, sa culotte marron un peu clair, son bonnet peut être rayé horizontalement de filets rouges très fins ; sabots et ceinture terre de Sicile.

Le paletot de Cassandre, brun (puce ou capucine), gilet blanc à fleurs de couleurs ; culottes rouge sale, bas gris, perruque d'un blond tirant sur le jaune.

Colombine, jupe bleu de ciel ; jupon rayé de rouge et de blanc, cheveux blonds, nœud bleu ou rose à sa houlette.

Montage—Couper deux bouchons en deux parties dans le sens de leur longueur, de façon à

avoir quatre demi-cylindres (voir figure E). Les percer tous d'un trou dans leur plus grande longueur, parallèlement à leur face plane, afin de pouvoir les enfiler tous sur un fil de fer autour duquel ils tourneront.

Coller la face plane des quatre bouchons au dos des quatre personnages, un peu plus haut que le milieu, afin que les figures se tiennent bien droites (voir figure A B C D).

Quand la colle est bien sèche, embrocher les quatre bouchons sur le fil de fer, que vous disposerez horizontalement, en faisant reposer les deux bouts sur des livres, ou des boîtes, ou même des planchettes, avec pied en équerre, disposées exprès. Laisser assez de place entre les personnages, pour qu'ils tournent librement sans se heurter entre eux quand ils seront touchés par un projectile.

Tir—On renversera les poupées avec des boulettes de papier, *callées* comme une bille entre le pouce et l'index ou avec une petite sarbacane, et des boulettes de mis de pain, ou tout autre procédé de balistique innocent et sans danger.

traire aux règles du savoir-vivre, et l'humidité ainsi produite est défavorable aux lèvres.

Lorsque des boutons de fièvre viennent se poser sur vos lèvres, vous défigurant presque, touchez légèrement ces boutons avec de la poudre d'alun ; ils guériront très vite.

Pour conserver de jolies lèvres, il ne faut pas rire bruyamment à tout propos, à propos de rien, hors de propos. Évitez aussi les contorsions de la bouche en parlant (ne connaissez-vous pas des gens qui se rétrécissent la bouche et avancent les lèvres pour parler?). Prenez encore garde aux tics : j'ai connu une couturière qui poussait ses lèvres en avant, chaque fois qu'elle tirait son aiguille. Il est facile de comprendre que cette action du rire intempestif, de la contorsion, du tic, déforme la bouche, la vieillit avant l'âge, tandis que plus d'une douairière restent jolies pour avoir su garder la fraîcheur de leurs lèvres et la grâce de leur sourire.

Pour réduire les lèvres trop fortes, on peut les frotter avec du tannin.

POMMADES POUR LES LÈVRES.

Lorsque les lèvres ont été gercées par le froid et la bise, il est aisé de guérir cette petite souffrance, de remédier à cet enlaidissement passager.

Voici quelques formules de pommades qui leur sont très bonnes, pour ce cas :

- 10 Cire vierge..... 12 grammes
Huile d'olives 66 —

Faites fondre la cire sur un feu doux, ajoutez-y l'huile en mélangeant intimement. Parfumez avec quelques gouttes de teinture de benjoin. Laissez refroidir.

20 Cire blanche, huile d'amandes douces, essence de rose et un peu de carmin :

30 Pommade à la sultane :

Cire blanche.....	2 grammes
Blanc de baleine	2 —
Huile d'amandes douces....	200 —
Eau de rose.....	20 —
Baume du Pérou	2 —

Faites fondre, au bain-marie, la cire et le blanc de baleine, dans l'huile ; versez dans un mortier de marbre, chauffé au moyen de l'eau bouillante ; battez vivement ; puis ajoutez peu à peu l'eau de roses, puis le baume, toujours en triturant, jusqu'à ce que le mélange soit parfait et que l'eau ne se sépare pas des autres substances.

40 Huiles d'amandes douces... 30 grammes.

Cire blanche... ..	12 —
Beurre de cacao.....	4 —
Blanc de baleine	4 —
Orcanette.....	8 —

Amalgamez bien les divers ingrédients sur feu doux au bain-marie. Passez à travers une mousseline. Parfumez à l'essence de roses.

Ces pommades se mettent en tous petits pots, et on les couvre ou bouche soigneusement.

Les Conseils de la Mère Grognon.

Quel sage a donc dit : Toute comparaison est odieuse.

L'instinct de la comparaison est une des grandes misères de l'homme. Il est le père de l'envie et un ferment d'inaispaisables troubles pour l'âme.

Tel qui vivrait tranquille et satisfait dans l'état où le Bon Dieu l'a fait naître n'est malheureux que par comparaison.

C'est qu'avec les mêmes conditions de bonheur, son voisin, croit-il, possède encore quelque chose de plus.

Il y a comme cela des femmes riches d'un bon mari, de beaux enfants et de la certitude du pain quotidien que les diamants d'une amie empêchent cependant de dormir.



Que faudrait-il pour élever ces créatures déraisonnables ?

Que cette amie soi disant privilégiée vienne leur avouer qu'à son tour elle envie la paix dont elles jouissent ou quelqu'autre avantage lui faisant défaut, et contre lequel, volontiers, elle échangerait des parures superflues.

Si l'on avait seulement un gramme de la philosophie du maigre loup de la fable préférant sa fière indigence à la servitude grassement nourrie de son ami le chien, il se ferait une dépense moins grande de regrets inutiles pour un sort différent mais non meilleur le plus souvent.

Muscadin dans le Monde

Le délicieux automne que nous avons eu a été comme un précurseur du carnaval, plus agréable à mon gré que l'autre, le véritable.

Le bonheur de reprendre au retour de la campagne ses vieilles et chères habitudes, le charme retrouvé des réunions intimes sous l'ombre rose des grands abât-jour, autour des chenets et dans la tiè leur embaumée des salons parés à nouveau de leur toilette fraîche, rend particulièrement douces les soirées d'octobre et de novembre.

La saison, je le répète, a été brillante, et la présence de visiteurs de marque a donné à ses fêtes un attrait spécial.

Ces visiteurs nous venaient de France, et à ceux là nous ne marchandons jamais nos sympathies.

Nos hôtes — M. et M^{me} Paul Bourget et M. Fabre commissaire canadien à Paris — ont donc été fêtés avec magnificence en certains endroits, avec cordialité partout. Tous les instants de leur séjour parmi nous ont été pris par des invitations multiples et remplis par les soins d'une hospitalité empressée.

On ne compte pas les manifestations d'amitié ou d'admiration que notre société a prodiguées aux distingués voyageurs.

Mentionnons pour mémoire le diner d'hommes qui les réunit autour de la table de M. et M^{me} Fréchette, avec quelques personnages politiques, tandis que M^{me} Perreault recevait à diner avec quelques amies, M^{me} Bourget; celui de M. et M^{me} Beaugrand d'une charmante intimité, celui de M. et M^{me} Thibaudeau très brillant aussi, et celui que leur offrirent M. et M^{me} Ausias Turenne après M. le Dr et M^{me} Hingston.

Il ne faut pas oublier une belle réception de l'après-midi chez M^{me} A. Laroque de la rue Ste-Famille, et un thé tout intime chez M^{me} Dandurand.

M. et M^{me} Bourget assistèrent également à un diner auquel les invitèrent le gouverneur-général et Lady Aberdeen; à la fête de l'inauguration de la bibliothèque Redpath à l'Université McGill et au banquet offert au Windsor à M. Fabre par ses amis.

Ce dernier vida également la coupe de l'amitié dans le superbe hôtel de M. et M^{me} Forget, rue Sherbrooke, chez M. Drolet, et *tutti quanti*. Je vous dis que cette chronique de l'hospitalité de nos concitoyens serait interminable si on voulait la faire en détail.

J'imagine que les lectrices du COIN DU FEU ne me sauront pas mauvais gré d'aller au devant de leur curiosité bien légitime en leur disant un mot de M^{me} Bourget, l'épouse du célèbre romancier. Je sais que l'extérieur de ce dernier lui-même les préoccupe moins. Qu'importe qu'un écrivain soit bien ou mal de sa personne! Et d'ailleurs, les admirateurs du beau sexe peuvent-ils à bon droit prétendre à cet attribut féminin qui est la beauté?

J'informerai pourtant gratuitement mes lectrices, quelle que soit leur indifférence sur ce point, que M. Bourget n'est ni beau ni laid, mais qu'il a tout à fait le physique du penseur et de l'homme d'étude. Sa femme est toute jeune, jolie, avec une mine gracieusement modeste. Ses cheveux châtains disposés en bandeaux donnent à sa spirituelle physionomie de parisienne un air de gravité qui sied bien à l'épouse d'un psychologue-philosophe. Elle porte de superbes bijoux, dont la rareté atteste des voyages faits dans des pays merveilleux en compagnie d'un mari toujours à la recherche d'états d'âme nouveaux ou plutôt inédits. M^{me} Bourget parle l'anglais avec la même facilité que sa langue maternelle, ce qui est très rare en France.

Eh bien, mes dames, j'espère que vous serez contentes de moi. Ai-je assez potiné?

Il me reste pourtant à vous nommer quelques maisons dont les salons ont été ouverts dans le courant du mois dernier à une société fashionable et nombreuse:

Celle d'abord de M. et M^{me} de Martigny, qui donnèrent pour le début de leur fille un très beau bal dans leur nouvelle demeure rue Sherbrooke.

Celle aussi de M. et M^{me} Robidoux, dont la réception du 21 novembre fut également un grand succès.

La jeunesse qui la veille avait dansé fort avant dans la nuit chez M^{me} Barsalou rue Ontario, passa le 18, et sous le vain prétexte de *thé*, une couple d'heures charmantes sous le toit et dans la compagnie de M^{me} et M^{me} Jetté. Chez M. Léon Globensky enfin, les habitués du "Club Euchre" passèrent une très agréable soirée.

Le diner de Nazareth, sous l'habile direction de la dévouée présidente de l'œuvre, M^{me} Raymond et avec le concours de M^{me} Laberge a été une récolte d'or pour les jeunes aveugles. *Muscadin.*

Un Problème.

Une abonnée nous écrit pour nous demander ceci :

Existe-t-il pour les dentistes un secret professionnel? Voici mon cas : Je puis bien vous avouer que j'ai des dents... regrettables, à vous qui ne me connaissez pas et qui ne pouvez savoir que ma figure assez gentille, paraît-il, ne souffre pas trop de ce désavantage sérieux. C'est que le mal a fait sournoisement son œuvre, a miné en traître et par dessous l'émail éclatant dont j'étais si fière. Ce n'est que l'autre jour que j'appris toute l'étendue de mon malheur. J'étais venue soumettre mes pauvres incisives à l'inspection d'un expert breveté. J'attendais en tremblant leur arrêt, tandis qu'à l'aide de ces stylets offensifs que chacun connaît, l'homme de la science les auscultait gravement et d'une main délicate. Après un examen minutieux, mon juge déposa les armes et prononça solennellement, péremptoirement : Il faut que tout cela parte !...

Non, ce n'est pas une étude de psychologie que je viens vous faire, autrement je ne manquerais pas de vous dépeindre l'émotion intime provoquée par cette formule concise, et dont, pour ne parler que du phénomène physiologique, la manifestation extérieure est une sueur froide avec un coup de sang à la tête qui vous fait flamber les oreilles.

C'est égal : nécessité fait loi, et je sens que je me résignerai à un sacrifice inévitable. Mais voilà qu'une autre terreur m'envahit. Une pensée me torture : Tout le monde saura donc mon secret. Et l'on dira maintenant de moi : — " Vous savez, M^{me} X. qui fut si jolie, eh bien elle a de fausses dents. "

Et je vois d'ici tous les laiderons grincheux doués d'une dentition formidable et toutes mes ennemies et mes tantes célibataires et quelques-unes de mes bonnes amies répéter d'un air innocent : " Vous la trouvez jolie ? avec des fausses dents !..."

C'est impossible, je ne puis me faire à l'idée de supporter cette opprobre éternelle. De sorte que je suis prise dans un dilemme cruel, insoluble, angoissant. Me passerai-je de dents ou en porterai-je qui me seront un sujet d'humiliations constantes ?...

J'oubliais de vous dire que mon chirurgien de l'autre jour — pour me rassurer — me fit une longue exhortation : — " Oh, répondit-il à mes objections, ne craignez rien. Il n'y paraîtra pas. " Il en arriva même comme un photographe à me garantir ma ressemblance.

— Voyez M^{me} A. et M^{me} B. et le joli M. C. et mesdemoiselles X. Y. Z., je leur ai fait des dentiers qui ne leur laissent aucun regret pour les molaires du bon Dieu. (Il était plaisant cet homme plein d'expérience.)

— Comment, dis-je, monsieur C. aussi ?

— Vous le connaissez ?

— Je le connais très bien en effet... Mais pas autant que cela.

En somme ce petit speech de consolation, ou plutôt ce discours-réclame, m'a laissée tout alarmée. Et plus je réfléchis plus mes craintes grandissent, car en supposant que vous me trouviez un artiste-ratelier qui fut un miracle de discrétion, je n'ignore pas qu'il doit avoir pour la confection des rangées de perles fausses, des complices, c'est-à-dire des collaborateurs. Et il n'est pas possible que tous ces gens là soient des sphynx. Or, dans le cauchemar qui m'obsède, je crois voir un atelier où trois ou quatre ouvriers enchassent avec des précautions de sertisseurs des morceaux d'émail frelaté dans des gencives de *gutta percha* ; ils commentent, ils comparent en manipulant un petit objet que bientôt j'aurai dans ma bouche, les palais variés de la clientèle. Soudain j'entends l'un de ces hommes s'écrier en interpellant un compagnon : — " Apportez les deux canines de mademoiselle * * * "

C'est mon nom qu'on lance ainsi à pleine voix.

J'imagine que les patrons ne songent pas à aposter un surveillant pour crier : Chut ! à tout moment à ces employés sans pudeur.

Ah, il y a des moments où l'on comprend les douceurs de *l'incognito*.

Non, voyez-vous, on ne devrait se servir pour un tel métier que de muets qui s'entendraient par signes.

Cependant — il faut en revenir à mon point de départ — j'ai souvent entendu invoquer par des avocats, des notaires, des docteurs en médecine, etc., le *secret professionnel*.

En désespoir de cause je vous réitère ma question, espérant que vous y répondrez affirmativement : " N'y a-t-il pas aussi pour les dentistes un *secret professionnel* ? "

La parole est aux défenseurs.

Jacqueline.

La Mode.



L'hiver sera-t-il rigoureux?... On serait tenté de le craindre, étant donné la tendance marquée en faveur des chaudes étoffes, des velours, des fourrures, des robes lourdes et des manteaux confortables et amples. Il semblerait, à voir nos modes d'hiver, qu'elles ont été choisies en prévision de froids sibériens. Après tout, les esprits en ce moment sont tellement absorbés par les choses de la Russie que c'est peut-être à cela qu'il faut attribuer cette recherche de confortable dans nos toilettes. Tout à la Russe ! semble être le mot d'ordre. Félicitons-nous du moins que ces bons Russes soient justement venus nous rendre visite en une saison qui nous permettra de leur faire honneur jusque dans nos modes, tout en nous

fournissant l'agréable prétexte d'arborer à propos les riches fourrures, les lourdes broderies, les épaisses étoffes.

Oui, j'ai vu quelques toilettes très jolies, ma foi, et dont les jupes ne font pas appréhender la prochaine intervention de l'affreuse crinoline, car elles étaient plutôt fourreau ; au moins du haut, le bas, échancré en dents profondes, laissant à découvert la seconde jupe de nuance assortie au-dessus, en plus foncé et plutôt en velours et bordé de fourrure quelconque, manches toujours bouffantes, corsages fort ajustés moulant le buste et la taille entourée d'un volant ondulé formant une courte basque.

Comme nuances, toutes se porteront, et sauf la



couleur tabac doré qui se porte depuis longtemps et se portera longtemps encore, aucune ne domine spécialement. Comme étoffes, pour la ville, le drap et le velours ; l'on verra même beaucoup de toilettes entièrement en velours, c'est toujours seyant et riche.

Il n'y a pas à dire, nous serons élégantes cet hiver, d'une élégance un peu coûteuse peut être, mais combien jolie et riche ! Le collet, de toutes les façons, restera le vêtement le plus porté. Il n'en pourrait être autrement, étant donné la volumineuse dimension des manches, les bouffants et les berthes. Le collet est à la fois indispensable et charmant. A combien de fantaisies ne se prête-t-il pas ?... et même pour les bourses modestes il est encore élégant s'il est fait et surtout orné avec goût, car il permet l'emploi d'une infinité de garnitures, les guipures noires ou blanches, les vieilles dentelles, les broderies de jais, de perles d'or ou d'acier, le marabout, les bords de fourrures ou d'autruche frisée, tout, en un mot, devient utilisable comme ornementation des collets.

La forme des collets reste, à peu de chose près, la même, au moins du bas ; leur nouveauté consiste dans le nombre et la forme des berthes et petits collets qui les garnissent et que l'on dispose selon la fantaisie et l'inspiration personnelles. Les

vêtements longs se ressentent aussi de cet engouement, car on les agrémente également de collets superposés soit en velours, soit en étoffe semblable au manteau : il ne faut pas s'en plaindre, puisque c'est fort joli.

Et les chapeaux ?

Ah ! là, que de choix ! quelle innombrable diversité ! Beaucoup de plumes, beaucoup de fleurs, d'ailes, de rubans, de choux. En un mot, chacune peut, selon son goût et sa bourse, adopter ce qui convient le mieux à son genre de beauté.

Que de fantaisies charmantes ! en grands comme en petits chapeaux, car les deux sont adoptés avec une faveur égale ; il est entendu que pour le soir, le théâtre, c'est la minuscule capote qui a la préférence, car, en dépit de la guerre qu'ont entreprise contre nos jolies chapeaux de théâtre, certains journalistes peu respectueux de notre parure, nous n'avons pas encore adopté l'usage d'aller au théâtre en cheveux ; et ces messieurs, je le crains pour eux, pourront s'insurger longtemps encore avant d'obtenir ce résultat : c'est déjà beaucoup que nous ayons adopté les petites capotes, si petites, si petites qu'en vérité il faut être bien susceptible pour les trouver encore gênantes, à cause d'une aigrette, d'une plume, ou d'une fleur qui dresse sa tige un peu haut.

1. Robe de réception en drap gris argent, garnie de velours rubis et de boucles en argent. Jupe à trois étages, composée d'une jupe, d'une double jupe et des basques du corsage. Figaro de velours, avec les dos d'un seul morceau, devants ouverts en arrondi, formés par un volant plissé dans les entournures et maintenu de chaque côté par de grandes boucles en argent. Mancheton en velours sur manche collante en drap bordée d'un volant de velours. Col montant avec petite fraise de mousseline de soie grise.

2. Robe en drap noir et velours noir, garnie de cache-point en jais et d'entre-deux de guipure noire brodée de jais.

3. Robe en soie glacée rubis et vert, garnie de dentelle noire et de cache-point en jais. Jupe garnie d'un haut volant de dentelle drapée de manière à former des dents pointues et monté par une draperie de soie torsadée de jais et garnie de nœuds de ruban de satin vert. Corsage rentrant

dans la jupe avec tour de taille en satin vert. Le corsage se compose d'un dos et devant amples, en dentelle, froncés au bas d'un empiècement découpé en petits festons et légèrement drapé sur les épaules.

4. Robe en soie changeante dahlia et noir, garnie de velours noir, de cordons de perles et de cache-point de jais. Boucle en or, à gauche au bas de la poitrine attachant deux longs pans en ruban de velours. Robe princesse. Le bas se borde de deux volants de velours surmontés d'un cache-point.

1. Corsage bengaline mastic, brodée finement d'une guirlande de jais. Le corsage même est ample, sans autres coutures que celles des dessous de bras. La basque est rapportée avec ampleur

au tour de la taille. Garniture, deux revers coquillés sur la poitrine d'une berthe de dentelle noire tombant sur le haut des manches et s'ouvrant au milieu du dos. Manche longue et ample, d'un seul morceau avec couture à la saignée, froncée dans le haut pour loger l'ampleur.

2. En foulard fleuri, fond rosé. C'est une véritable blouse formant basque et serrée à la taille par des fronces. Les devants sont coulissés sur les épaules et s'entr'ouvrent sur un plastron de guipure bise doublée de soie jusqu'à une certaine hauteur et posée à même la peau, près de l'encolure. Un double lien de ruban de satin violette fait le tour de la taille; le premier se termine sous un simple chou; l'autre retombe en pans, toujours du côté droit.

ICI ET LÀ.

Notre numéro de Janvier sera accompagné d'une prime pour les enfants.

∞ Le COIN DU FEU qui, au mois de janvier, va entrer dans sa deuxième année, espère pouvoir s'adjoindre, dans les commencements de cette nouvelle période de son existence, un journal de mode français illustré. Nous faisons tous nos efforts pour arriver à l'offrir gratuitement, ou presque gratuitement, à nos abonnés.

∞ Le prospectus de la saison théâtrale à New York est des plus brillant pour l'hiver qui commence.

La saison a été inaugurée le lundi 27 novembre par *Roméo et Juliette* de Gounod.

Jean de Reszké a joué Roméo et M^{me} Melba a fait son début à New York dans le personnage de Juliette.

Les artistes fameux qui se feront encore entendre pour la première fois aux Etats-Unis sont parmi les prima donnas, Mlles Augiolini et Colombati, M^{mes} Ibles, Arnoldson, Calvé et Melba, sopranos, et Mlles Guercia et Domenech, contraltos. Parmi les chanteurs, les ténors seront Signori Francesco Vignas, N. Mastrobuono et Fernando de Lucia; les barytons, Signori Mario Ancona et Gromchevsky; les basses, Signori Ettore Borucchia, Lodovico Viviani et M. Pol Plançon.

Les opéras produits pour la première fois à New York seront *Philémon et Baucis* de Gounod (opéra comique), *Falstaff* de Verdi (opéra comique), *La Damnation de Faust* de Berlioz, *Samson et Dalila* de Saint Saëns (grand opéra), *I. Rantzau* de Mascagni (grand opéra), *Djamileh* de Bizet (opéra comique) et *Werther* de Massenet (opéra comique).

∞ *Nettoyage de la soie noire.*—Les dames nous sauront gré de leur faire connaître une méthode fort simple pour nettoyer les soies noires. C'est un procédé facile et peu coûteux.

D'abord, la soie qu'il s'agit de nettoyer à fond doit être bien brossée avec un drap. Puis on la pose à plat, bien tendue, sur une planche ou sur une table, et on la mouille avec du café chaud.

Le café doit être d'abord filtré dans une mousseline, afin qu'il ne contienne aucune trace de marc.

La soie est ainsi nettoyée à "l'endroit" sur le bon côté, mais on la repasse à "l'envers" en la recouvrant d'un papier.

Le café enlève toute trace de graisse et donne une apparence neuve.

L'essai de ce procédé est facile, puisqu'il peut se faire sur un ruban, sur une cravate, et que l'on se sert pour toute préparation d'une substance que l'on consomme chaque jour.

La Page des Enfants.

LA POUPÉE DE JEANNE.

Nous recevons d'une toute jeune débutante à laquelle LE COIN DU FEU souhaite la bienvenue, la jolie bluette suivante :

Jeanne Dupré avait quatre ans lorsqu'on commença à lui enseigner ses lettres, et il faut avouer que tout d'abord l'idée ne lui en souloit qu'à demi. Mais quand on lui eut dit que, une fois ces vingt-six signes gravés dans la mémoire, elle pourrait faire la lecture des journaux à son père, et lire dans un beau livre de prières au lieu d'être réduite à examiner l'église quand sa bonne l'y conduisait, elle se décida à l'étude.

La marraine de Jeanne, qui, comme toutes les marraines, était excellente, apprit avec plaisir que la fillette consentait à sacrifier une demi-heure du temps consacré chaque jour au jeu pour atteindre un aussi noble but. Elle fut flattée d'avoir une filleule studieuse, et promit de la récompenser à la première histoire lue sans fautes, par une belle poupée en cire. On comprend qu'une pareille promesse était de nature à stimuler l'ardeur de la petite fille. Elle ne laissait pas un moment de répit à la bonne qui avait été chargée de commencer son éducation. Un alphabet à la main, elle la poursuivait sans cesse. L'institutrice improvisée, ne voulant pas refroidir le zèle de sa néophyte, céda de bonne grâce à ses instances. Elles travaillèrent si bien, qu'au bout de quelque temps Jeanne pouvait lire couramment de petites histoires choisies pour elle, et d'où les grands mots étaient soigneusement évincés. Quand, un beau matin, la marraine arriva, sa pupille se jeta à son cou presque folle de joie, en criant, "je sais lire, je sais lire !" La maman avait sans doute commis quelque indiscretion, car sa sœur tenait une boîte que l'enfant soupçonnait fort contenir la poupée tant désirée. En effet, la tante lui mit la boîte entre les mains, en disant que ce n'était pas un cadeau, mais une récompense. Jeanne souleva vivement le couvercle de la boîte. Une ravissante poupée lui apparut, vêtue d'une robe blanche, ornée de dentelles et de rubans roses; son bébé avait de beaux cheveux blonds, de grands yeux noirs, et sa petite bouche entr'ouverte laissait voir de mignonnes dents blanches. La fillette dans sa joie la secouait si fort, que les yeux se fermèrent

brusquement. "Ah! marraine," s'écria-t-elle, "c'est une poupée qui fait dodo!" et faillit étouffer sa bonne tante en guise de remerciement.

Naturellement, une grande partie de la journée se passa à dodeliner la poupée; il ne fut pas question de lecture ce jour-là. Quand Gabrielle, la sœur aînée de Jeanne, arriva du couvent, celle-ci accourut pour lui montrer sa récompense. La grande sœur admira, mais fit remarquer à sa cadette que la garde-robe de sa fille était par trop incomplète. "Réfléchis, lui dit-elle, qu'elle ne peut rester éternellement en robe b'anche; la mouseline c'est bon pour l'été, mais quand les froids viendront, il lui faudra une toilette plus chaude, sans quoi elle s'enrhumerait. Il lui faut un manteau, un chapeau, un manchon, des gants; vite, mettons-nous à l'ouvrage." Comme Gabrielle était une grande fille de douze ans, sa petite sœur ne mit pas en doute la justesse de son observation, et répéta: "Vite à l'ouvrage." C'était charmant de les voir toutes deux assises, l'aînée taillant et cousant les coupons d'étoffes et de soies, la plus jeune suivant des yeux l'aiguille de sa sœur, en tenant la poupée quand il s'agissait d'ajuster les différentes pièces de son trousseau. Quelques heures plus tard la première couturière avait confectionné une robe bien chaude et un chapeau d'hiver. Quand l'heure du coucher sonna, la poupée prit possession d'un joli berceau qui avait été occupé par une de ses aînées morte depuis longtemps. Jeanne plaça le petit lit à côté du sien, pour être bien certaine de la trouver à son réveil. Le lendemain matin, sa toilette finie, son premier soin fut de procéder à celle de sa nouvelle élève. Sa maman lui avait souvent dit qu'une petite fille doit toujours être bien propre, et elle se serait sentie bien coupable de ne pas faire profiter sa poupée des bons conseils qui lui étaient donnés. On lui avait bien dit que les bébés en cire n'aiment pas l'eau, mais elle était décidée à vaincre ce caprice. Elle posa le sien sur ses genoux, et s'armant d'une grosse éponge, la lui passa sur la figure. A chaque coup d'éponge, ses joues palissaient, mais la fillette croyait que c'était l'émotion de sentir pour la première fois l'eau sur sa figure. Après l'avoir rassurée de son mieux, elle lui fit un sermon sur la

propreté. Remontrances, caresses, rien n'y fit. Après la teinte rosée des joues, le carmin des lèvres, le noir des sourcils et des cils disparurent, la petite figure devint pâle à faire pitié. Dans son désespoir Jeanne se creusait la tête pour trouver un moyen de rendre à sa victime l'apparence de la vie. Tout à coup, elle eut une idée lumineuse : si le soleil fait tant de bien aux convalescents, pourquoi ne guérirait-il pas sa poupée de sa subite pâleur ? Enchantée d'avoir découvert le remède au mal, elle la déposa sur la fenêtre inondée par les chauds rayons de mai. La poupée ferma les yeux et parut dormir. Sa petite mère quitta la chambre pour ne pas troubler ce sommeil réparateur. Après le dîner, sa première pensée fut pour la malade. Elle s'approcha d'elle tout doucement. Hélas ! le soleil avait eu un tout autre effet que celui prévu ; le nez de la patiente s'était affaissé, ses yeux étaient toujours clos, et de petites gouttelettes de cire comme des sueurs d'agonie coulaient de sa figure sur la fenêtre. La pauvre Jeanne, désespérée, prit son enfant dans ses bras, essayant de lui ouvrir les yeux ; la cire en fondant les avait scellés. Alors elle se mit à pleurer. La mère de l'affligée entendit ses sanglots et vint voir ce qui attristait si fort sa petite

filie. Quand elle sut la cause de son gros chagrin, elle la rassura en promettant de montrer la poupée au médecin, qui la guérirait bien sûr. Cet espoir calma la petite maman ; mais elle voulut que sa fille fut guérie immédiatement ; on lui fit comprendre qu'il lui faudrait s'en séparer pour quelque temps. Elle s'y résigna.

Au bout de trois jours, la poupée revint avec la figure qu'elle avait avant la catastrophe. Ses beaux yeux bien ouverts, les cils et les sourcils repoussés, la bouche redevenue rouge comme une cerise, et ses joues plus roses que jamais. Jeanne était ravié, et ne pensait qu'à embrasser sa chère convalescente. Madame Dupré lui demanda ce qu'elle pensait du médecin. La réponse ne se fit pas attendre, la fillette voulait le remercier elle-même. Le docteur, qui avait été prévenu de l'aventure, accepta les remerciements avec une modestie qui fut jugée exagérée, mais il donna à sa cliente inexpérimentée des conseils pour la santé des poupées, qui furent religieusement observés par la suite.

Ce ne fut que quelques années plus tard que Jeanne apprit qu'on avait remplacé la tête de sa poupée par une autre semblable.

Une Québécoise.

CUISINE.

MARINADE DE CHOUX-FLEURS.

Diviser en bouquets deux beaux choux-fleurs, et les cuire à l'eau bouillante salée.

Les égoutter et les ranger sur un plat. Les assaisonner de sel et poivre, exprimer dessus un jus de citron et les arroser avec quelques cuillerées d'huile. Laisser mariner pendant quinze à vingt minutes, en ayant soin de les sauter de temps en temps.

Cinq minutes avant de servir, tremper chaque bouquet de choux-fleurs dans une pâte à frire légère, et les jeter au fur et à mesure à grande friture chaude.

Égoutter sur un linge, saler légèrement, dresser en pyramide avec un bouquet de persil frit dessus, et servir à part une sauce tomate légère.

POMMES AU RIZ.

Faites bouillir une tasse de riz pendant quinze

minutes. Mouillez des petits linges dans de l'eau bouillante et recouvrez-en l'intérieur de tasses à thé. Mettez dans ce linge au fond et sur les parois de la tasse, l'épaisseur d'un doigt de riz. Placez au centre une pomme pelée et sans cœur ; sucez, assaisonnez, tournez le linge serré jusqu'à ce que la pomme soit couverte de riz.

Attachez avec une bonne corde, et faites cuire à la vapeur une demi-heure. Servez avec sauce au vin.

GATEAU A L'ORANGE.

2 œufs, 1 tasse de sucre, 1 cuillerée à soupe de beurre, $\frac{1}{2}$ tasse de lait, $\frac{1}{2}$ tasse de farine, $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de soda, 1 cuillerée à thé de crème de tartre, 1 cuillerée à soupe de jus d'orange. Mêlez dans l'ordre donné, et faites cuire.

LA PARTIE DE DAMES.

PERSONNAGES.

MADAME D'ERMEL (soixante-deux ans).
MONSIEUR JACOBUS, médecin (soixante-dix).
VICTOIRE, femme de chambre.

(La scène se passe au fond d'une campagne de Normandie. Chez Mme d'ErmeL. — Un petit boudoir attenant à une chambre à coucher. — Devant la cheminée, une table avec un damier. — Près de la table un guéridon sur lequel est posé un plateau contenant deux tasses et un sucrier. — Une cafetière murmure devant le feu.)

MADAME D'ERMEL, seule, consultant la pendule.

Sept heures et quart, ou peu s'en faut... C'est un fait avéré désormais pour moi que Jacobus retarde en moyenne de cinq minutes sur l'an passé... Jusqu'à la Saint-Michel dernière, dix minutes lui suffisaient pour toucher barres à ma porte. Son pas s'est ralenti... je n'aime pas cela... Qu'il continue du moins à ne pas s'en douter... (Elle fait rétrograder de quelques minutes l'aiguille de la pendule.)

VICTOIRE, *ouvrant la porte.*

Monsieur Jacobus ! (Victoire se retire quand Jacobus est entré.)

MADAME D'ERMEL.

Bonjour, mon ami.

JACOBUS, *lui baisant la main.*

La main fraîche, j'en suis sûr... le cœur brûlant-je l'espère !... Bonjour, belle dame.

MADAME D'ERMEL.

Vous êtes gelé, mon brave homme. Quel temps fait-il donc ce soir ?

JACOBUS.

Un vrai temps de printemps... vent, pluie et grêle. — Avec votre permission, je déposerai ma canne dans cet angle.

MADAME D'ERMEL.

Faites. Ne vous refusez donc rien, je vous en prie.

JACOBUS.

Et mon chapeau sur cette console. (En ôtant ses gants.) Etrange empire, ma vieille amie, que celui des habitudes ! Si, durant le cours d'une seule soirée, ma canne reposait autre part que dans cet angle, et mon chapeau ailleurs que sur cette console, je n'aurais plus la liberté de ma pensée.

MADAME D'ERMEL.

Tous les astres, docteur, ont des évolutions fixes.

JACOBUS.

Vous en savez quelque chose, ma déesse !... Pardon ! (Il regarde la pendule.) C'est extraordinaire !

MADAME D'ERMEL.

Quoi donc ?

JACOBUS.

Votre pendule va bien ?

MADAME D'ERMEL.

Comme un ange.

JACOBUS.

Il faut avouer que j'étais construit carrément ! Croiriez-vous que je suis parti de chez moi à sept heures trois, de sorte qu'à soixante-dix ans je me permets de faire en sept minutes un trajet d'un kilomètre ?

MADAME D'ERMEL.

Vous êtes un être mystérieux. Les années vous caressent plutôt qu'elles ne vous touchent... Donnez-moi votre tasse, mon jeune ami.

JACOBUS, *présentant sa tasse.*

Breuvage digne des dieux, — tant par son arôme que par la main qui le verse !...

MADAME D'ERMEL.

Sucrez-vous, Jupiter.

JACOBUS, *s'accommodant dans un fauteuil et agitant doucement sa cuillère dans sa tasse.*

Que le nocher au cœur trois fois bronze affronte sur son frêle esquif la vague adriatique !... Je suis bien ici quant à moi, et j'y reste. — A propos, ma chère dame, je vais fort vous surprendre. Il y a du nouveau dans Landerneau. Vous rappelez-vous ces deux orphelins maladifs, ces deux arbustes désespérés que vous daignâtes confier, il y a deux mois, à ma science et à mon amitié ?

MADAME D'ERMEL.

Mon camélia et mon cactus ? Ils sont morts, je parie ?

JACOBUS, *trionphant.*

Ils sont si peu morts, qu'ils sont en fleur, comme vous-même.

MADAME D'ERMEL.

Bah !... Voilà de ces choses qui vous bouleversent... Et quand pourrai-je voir ce miracle de mes yeux ?

JACOBUS.

Dès demain matin, si vous le voulez ; je viendrai vous prendre, et en passant nous entrerons chez Jeanne Nicot, qui est au lit avec une fièvre de la nature la plus dangereuse... Quand je ne puis promettre la guérison à mes malades, vous savez que je leur promets votre présence. On raconte d'Hippocrate qu'arrivé à la fin de sa longue carrière il n'avait plus qu'un seul médicament auquel il eût confiance ; par malheur, le secret s'en était

perdu, mais je l'ai retrouvé : c'est la bonté d'une femme.

MADAME D'ERMEL.

Vous êtes un cajoleux ! N'importe : j'irai chez Jeanne Nicot. Mais buvez, et dites-moi si ma petite cuisine a réussi ce soir.

(Comme le docteur porte la tasse à ses lèvres, la porte s'ouvre.)

VICTOIRE.

M. le curé demande s'il peut parler à madame. (Le docteur se lève d'un air sombre, et pose sa tasse sur la cheminée.)

MADAME D'ERMEL.

Certainement. Priez-le de monter. (Victoire sort.)

JACOBUS.

Encore ce curé !

MADAME D'ERMEL, *riant*.

Encore ce curé ! est charmant. Depuis huit mois qu'il est dans la paroisse, il est venu passer ici une soirée, une seule ; il a vu qu'il vous gênait... car, Dieu merci, il n'y avait pas moyen de se méprendre à la belle mine que vous lui fîtes... Depuis ce temps, il a la discrétion de ne pas franchir mon seuil après sept heures du soir ; quand il dîne chez moi, il se retire en sortant de table ; et le prix de toutes ses délicatesses, le voilà en trois mots : Encore ce curé !

JACOBUS.

Bah ! bah ! vous voyez qu'il se ravise. Je vous prédis qu'il va s'établir ici pour la soirée, le dos au feu, la soutane en évantail...

VICTOIRE, *rentrant*.

M. le curé n'a que deux mots à dire à madame ; il ne veut pas monter.

MADAME D'ERMEL.

Je descends. — Entendez cela, docteur ; entendez cela, et mourez de honte. (Elle sort.)

JACOBUS, seul.

(Il se promène quelques instants en silence, puis il laisse échapper de vagues murmures qui se formulent plus distinctement à mesure que son impatience s'accroît :)

Hein ! hem !... peuh !... oui-da ! deux mots ! il va la retenir une heure dans le vestibule, entre quatre vents. Est-il séant, est-il convenable, je le demande, qu'un prêtre coure les champs à l'heure qu'il est, pour venir commérer dans une antichambre ? Je suppose qu'un malheureux à l'agonie réclame soudain le ministère sacré de cet homme, il faudra donc courir du presbytère ici, et recourir d'ici au presbytère, tandis que l'infortuné, dans les angoisses d'une conscience tourmentée... Mais quoi ! il a pris son café, lui ! et qu'importe le reste ?

MADAME D'ERMEL, *rentrant*.

Brrr ! ce vestibule est une glacière... C'était pour

mon banc de l'église ; j'avais exprimé le désir de le faire rembourrer, et, comme on est en train de réparer la nef, ce bon curé a eu la complaisance... (Elle remarque la tasse du docteur sur la cheminée.) Tiens ! vous n'avez pas pris votre café ?

JACOBUS.

Non, madame, je n'ai pas pris mon café. Vous savez que nous avons coutume de le prendre en même temps l'un et l'autre, et ce n'est pas à mon âge qu'on change ses habitudes.

MADAME D'ERMEL.

Mais il va être froid.

JACOBUS.

Cela est fort probable, madame. Il a eu le temps de refroidir du moins, et au-delà.

MADAME D'ERMEL.

Eh bien, vous le boirez bouillant demain ! Qu'est-ce que cela signifie donc à la fin ? (Jacobus boit en silence ; après un moment, madame d'Ermel reprend :) Ah ! votre front s'éclaircit, docteur... Il est donc encore potable, ce café ?

JACOBUS, *souriant*.

Il est vrai. Je ne l'aurais pas cru. Où en est la cause ? C'est qu'en votre absence le temps se traîne comme un podagre... il semble que vous emportiez ses ailes !

MADAME D'ERMEL.

Ciel ! qu'il devient tendre !... Appellerai-je ma femme de chambre ? Non, car il se rassoit... c'est heureux ! (Elle est assise en face de Jacobus ; la table les sépare : ils rangent les pions sur le damier et commencent à jouer, causant par intervalles.) J'ai plus d'une revanche à prendre, je crois, docteur ?

JACOBUS.

Eh ! mon Dieu ! ne les prenez-vous pas suffisamment à des jeux plus inhumains, madame ?

MADAME D'ERMEL.

Qu'est-ce qu'il me chante là ?... Ah ! vous débutez par les coins aujourd'hui ? Gare à vous ! — Mais écoutez donc quelle méchante vie fait le vent là dehors... Et mon pauvre curé qui est par les chemins ! Quand j'y songe...

JACOBUS.

Oui, oui, je pourrais lui dire en cet instant : Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.

MADAME D'ERMEL.

Le mot ne serait pas charitable. — Mettez-vous donc dans cette lunette, si vous l'osez.

JACOBUS, *après une longue méditation.*

Est-ce que c'est un piège, cette lunette ? Je ne vois pas.

MADAME D'ERMEL.

Allez toujours. Ah ! Jacobus, je vous en prépare de cruelles, mon ami !

JACOBUS.

Piège ou non, m'y voilà.

MADAME D'ERMEL.

C'est joué ?

JACOBUS.

Oui.

MADAME D'ERMEL.

Vous vous y tenez ?

JACOBUS.

Attendez donc... (Il médite.) Oui, je m'y tiens.

MADAME D'ERMEL.

Le malheureux ! — Prenez par là, s'il vous plaît, et puis par ici. A moi maintenant... une, deux, trois, quatre ; que dites-vous de cette raffe ?

JACOBUS.

C'est inconcevable ! où avais-je l'esprit ? Je n'en sais rien.

MADAME D'ERMEL.

Ni moi... Entendez-vous le bruit de la grêle sur le vitrage de ma serre ? C'est une chose, docteur, dont on ne remercie pas assez Dieu, que d'être en un lieu clos, dans un vêtement ouaté, et en bonne compagnie, par un temps pareil. Généralement, on est très-ingrat envers Dieu.

JACOBUS.

Hon ! hon !

MADAME D'ERMEL.

Est-ce que vous niez cela, monsieur ?

JACOBUS.

Eh non, madame, je ne le nie pas... je n'y songe même pas... je suis à mon jeu.

MADAME D'ERMEL.

A la bonne heure ; mais, puisque vous êtes à votre jeu, tâchez donc de me débusquer de là, vous ne ferez pas mal. — Quand vous avez la tête appuyée comme cela sur vos deux mains, la pression de vos doigts relevant les extrémités de vos sourcils vous prête un faux air du diable.

JACOBUS, *redressant brusquement la tête.*

L'avez-vous vu ?

MADAME D'ERMEL.

Non, Dieu merci.

JACOBUS, *reprenant sa pose méditative.*

Eh bien, alors, pourquoi en parlez-vous ?

MADAME D'ERMEL.

J'ai eu tort. Remettez-vous.

JACOBUS.

Je n'ai pas besoin de me remettre, madame... je suis tout remis : seulement je ne conçois pas que l'on puisse causer comme un moulin quand on joue un jeu sérieux. C'est à vous, madame.

MADAME D'ERMEL.

Vous le faites exprès, hein ?... une, deux, trois, et à dame !

JACOBUS.

C'est inouï !... Au surplus, quand on se fait une affaire de conscience de distraire, de troubler l'esprit de son partner !...

MADAME D'ERMEL.

Attrape, mon infante !... (Elle chantonne, en étudiant le damier :)

Petits oiseaux, troupe amoureuse,

Ah ! par pitié, ne chantez pas !

Celui qui me rendait heureuse

Est parti pour d'autres climats !

Voyons, qu'est-ce que je vais faire de ma dame à présent ? Ce n'est pas le tout que d'avoir une dame... le difficile est de la garder... N'est-il pas vrai, monsieur Jacobus ?... Je la mets là... — A propos, pourquoi vous appelez-vous Jacobus ? voilà un temps infini que je veux vous demander cela... Jacobus ! ce n'est pas du français, hein ?

JACOBUS.

Je vous ai dit, plutôt vingt fois qu'une, que ma famille était d'origine hollandaise.

MADAME D'ERMEL.

Ah ! c'est donc du hollandais, Jacobus ?

JACOBUS.

Non, madame : c'est du latin.

MADAME D'ERMEL.

Eh bien, mais alors... ça ne me satisfait pas du tout, votre explication... il y a plus : ça m'embrouille... Voulez vous jouer néanmoins ?

JACOBUS.

A quoi bon ? Je suis perdu.

MADAME D'ERMEL.

Qui sait ? la fortune est femme, docteur... elle me traite trop bien pour n'être pas tout près de me trahir.

JACOBUS.

Non, non ! je suis perdu (Il joue.)

MADAME D'ERMEL.

Pour cette fois, oui, vous êtes perdu... Tenez ! je vous en laisse deux pour graine.

JACOBUS.

Vous avez gagné... attendez cependant... ne pourrais-je pas, en mettant là?... Non, non, vous avez gagné; — j'ai perdu...

MADAME D'ERMEL.

Par conséquent, voulez-vous votre revanche ?

JACOBUS.

Non, je vous remercie. Vous voyez que je joue ce soir comme une carpe. Je suis en disposition malheureuse. (Il tousse.) J'aurai eu froid en venant.

MADAME D'ERMEL.

Prenez mon chauffe-pied.

JACOBUS.

Le feu me suffit. Je vous suis obligé. Hem ! (Un silence.)

MADAME D'ERMEL.

Est-ce qu'elle est gravement malade, Jeanne Nicot ?

JACOBUS.

Elle va mourir un de ces matins. Bah ! c'est ce que les pauvres ont de mieux à faire... Hem ! hem ! (Madame d'Ermeil ne répond pas, et se met à tisonner, Jacobus reprend un moment après.) Et qu'est-ce que vous avez décidé pour votre banc, madame ?

MADAME D'ERMEL.

J'ai décidé que je ne le ferais pas rembourrer, pour ne point causer de scandale. — C'est le conseil de mon curé.

JACOBUS, *d'une voix lente et saccadée.*

Votre curé, que le scandale effarouche si fort quand il s'agit des aises d'autrui, réserve, pour sauvegarder les siennes, des maximes plus accommodantes. Ce serait sans doute une terrible pierre d'achoppement qu'un siège rembourré dans une église ! Mais que l'on voie, durant tout le cours de la sainte journée, M. l'abbé méditer sous ses ombrages d'un parc, en tête-à-tête avec sa paroissienne, comme un berger antique, cela n'est rien ; on jaserait, on en causerait, c'est vrai... mais, après tout, l'Église a ses privilèges, et honni soit qui mal y pense !

MADAME D'ERMEL, *riant.*

Ah ! voilà du nouveau, cela ! Et quand je passerais la nuit dans mon parc avec mon curé, au lieu du jour, quel mal me feriez-vous la grâce d'y voir ?

JACOBUS.

Eh ! madame, un curé... un curé est un homme après tout ; et celui-ci est un jeune homme, qui pis est.

MADAME D'ERMEL.

Il est vrai qu'il n'a pas encore atteint la soixantaine, quoiqu'il en approche beaucoup ; mais, par compensation, je l'ai dépassée, moi ; et entre deux personnes de cette expérience, si incomplète qu'elle soit, un tête-à-tête prend je ne sais quel air vénérable qui me paraissait de nature à satisfaire la morale et à décourager l'envie. Je me suis trompée ; j'aviserai.

JACOBUS.

Pour cesser de plaisanter, madame, le genre d'agrément que peut vous offrir l'entretien soutenu de cet ecclésiastique est pour moi un problème que je me déclare incapable de résoudre sans le secours de votre obligeance.

MADAME D'ERMEL.

Cet ecclésiastique n'est pas un puits de science, docteur, je le confesse ; mais une femme — je ne parle pas des hommes ! qui sans doute ont de plus hautes destinées —, une femme, dis-je, à tout âge et surtout au mien, a besoin de foi plus que de science. Or, dans l'âme simple et sincère de ce vieillard, je vois Dieu aussi clairement que je vois le ciel dans une source vierge. Voilà l'agrément que j'y trouve. Il a la naïveté d'un enfant et les lumières d'un prophète ; c'est un bon homme, et c'est un saint ; il me divertit, et il me fortifie. Il vous parle de l'autre monde comme s'il en revenait, et de celui-ci avec une moue si plaisante, qu'on en rit... Hier, il me parlait de sainte Cécile avec des détails tels, que je crois fermement qu'il l'a connue... Tel est mon curé, et je dis qu'il est aimable... Mais vous ne l'aimez pas : il faut le tuer.

JACOBUS.

Je ne l'aime pas, non ; car je n'aime pas les cogots.

MADAME D'ERMEL.

Dites tout de suite que vous êtes socialiste, et n'en parlons plus.

JACOBUS.

Eh bien, madame, si cet extrême est le seul refuge qui soit ouvert aux esprits d'un certain ordre... oui... mille fois oui... je suis socialiste.

MADAME D'ERMEL.

Vous avez donc, à votre avis, monsieur Jacobus, un esprit d'un certain ordre ? Et de quel ordre, s'il vous plaît ? car, quant à moi, qui ne me crois pas une bête non plus, j'en suis à me demander quels sont les esprits supérieurs et réellement forts... ceux qui doutent ou ceux qui croient. La foi de ce cogot, par exemple, cette vue si nette et si ferme du but mystérieux où chaque instant de la vie nous entraîne, est-ce simplicité ou génie ?

En vérité, je l'ignore ; mais je sais que j'aime, que je recherche la compagnie de ce vieillard, comme dans les ténèbres d'une catacombe on se serre contre celui qui porte le flambeau.

JACOBUS.

Parbleu ! voilà un homme canonisé à peu de frais, et, sur ce pied-là, nous ne manquerons pas de saints dans la commune ! Mais comme il m'est impossible de voir plus longtemps l'obscurité d'intelligence...

MADAME D'ERMEL.

L'obscurantisme, s'il vous plaît.

JACOBUS.

L'obscurité d'intelligence et la brute ignorance se pavaner sous des titres respectables, je veux sans retard, pour l'édification de la paroisse, tâter le pouls à cette foi solide et à ce beau génie. Dès demain, j'invite à ma table ce nouveau Père de l'Église, je l'entreprends sur le dogme entre la poire et le fromage, et je vous le renvoie à son presbytère chantant des hymnes bachiques.

MADAME D'ERMEL.

Savez-vous ce qu'il vous faut pour le quart d'heure ? C'est votre bonnet de nuit.

JACOBUS.

Oh ! oh ! madame, si j'eusse pu me figurer que ce jeune prêtre vous tint si fortement au cœur...

MADAME D'ERMEL, *avec émotion.*

Ce jeune prêtre de cinquante-neuf ans perdrait vingt parties de dames, monsieur, sans en prendre prétexte pour outrager un absent, affliger une vieille amie et désoler le bon Dieu enfin.

JACOBUS, *ricanant.*

Eh ! eh ! le bon Dieu !

MADAME D'ERMEL, *sévèrement.*

J'ai dit le bon Dieu. N'allez-vous pas lui chercher noise à celui-là, par dessus le marché ?

JACOBUS, *se levant et marchant à travers le boudoir, les bras croisés sur la poitrine.*

Le bon Dieu ! il est plaisant qu'on s'obstine à l'appeler ainsi !

MADAME D'ERMEL.

Jacobus, prenez garde, je vous prie !

JACOBUS.

Eh ! madame, puisqu'il est décidé qu'un ami de vingt ans doit céder la place à un fanatique échappé du séminaire...

MADAME D'ERMEL.

Hélas !

JACOBUS.

Le dernier mot que prononcera cet ami dans votre maison sera du moins une protestation contre les sottises idoles qui l'en viennent chasser. Le bon Dieu ! parbleu, pourquoi pas ? Les anciens, sous la terreur d'une superstition semblable, ne caressaient-ils point du nom de bonnes déesses les mégères infernales ?... Le bon Dieu ? certes, je comprends que, dans l'épanouissement de l'adolescence, en présence des riantes fantômes qui gardent le seuil de la vie, quand l'avenir nous présente l'image d'un océan sans bornes semé d'îles fortunées, quand surtout le contact rapide d'une main jeune comme la nôtre fait passer dans nos veines je ne sais quels frissons magiques, — alors, oui, le cœur enflé d'espoirs infinis, le regard perdu dans les yeux d'une femme triomphante et captive, — alors je comprends qu'on rêve une divinité bienveillante et protectrice, qu'on répande sur son autel la coupe d'or de la jeunesse !

MADAME D'ERMEL.

La peste ! il parle bien !

JACOBUS.

Mais, par le ciel ! madame, à notre âge, et faits comme nous le sommes...

MADAME D'ERMEL.

Vous êtes trop aimable, vraiment !

JACOBUS.

Je ne parle que pour moi, madame... Voyons, de quelle bonté providentielle ce vieillard que vous avez sous les yeux est-il le vivant témoignage ! Regardez-moi et répondez.

MADAME D'ERMEL.

Regardez-vous vous-même : voilà une glace.

JACOBUS, *très exalté.*

J'y consens... je me regarde... Que vois-je ! une image dont chaque trait déplorable atteste une victime et dénonce un bourreau !... Je vois la vieillesse, la vieillesse hideuse à elle-même et aux autres, caricature douloureuse, trouble-fête ridicule et sinistre, spectre tremblant que la vie importune et que la mort épouvante ! Mais ce que je ne puis voir dans votre glace, madame, c'est le sombre cortège de chagrins et de misères qui se cache au fond de ces rides, comme une troupe d'oiseaux funèbres dans une ruine. Ce sont les infirmités sans remède, sans espoir, unique distraction du vieillard dans sa veille sans trêve ! Parlez donc, madame ! dans lequel des attributs de son âge ce paria bénira-t-il le doigt d'une Providence ? Il est seul ; la terre qu'il foule est pleine des dépouilles de tout ce qui lui fut cher ; il traîne son fardeau à travers des tombes, cherchant la sienne et fré-

missant de la trouver ! La nature pour lui n'a plus que des aspects flétris, des soleils sans chaleur, des printemps meurtriers. Encore une fois, madame, de quoi remercierons nous Dieu dans l'état où nous voilà, grâce à sa bonté ? Est-ce de nous avoir épargné des enfants ? Soit ! nous ne verrons pas du moins des fils bien-aimés épier à notre chevet le travail de la mort et presser du regard sa main trop tardive... dernière couronne réservée à ce long martyr, coup de grâce habituel qui termine ce châtement révoltant d'un crime inconnu... la vie humaine !

MADAME D'ERMEL.

Et après ? est-ce tout ? Mais non, vous ne laisserez pas à moitié une œuvre si généreuse ; n'êtes-vous pas mon ami ? eh bien, prouvez-le donc tout à fait ! Achevez de démontrer à une femme qu'elle a égaré ses pas dans les sentiers étroits, qu'elle a perdu toutes ses larmes dans ce laborieux pèlerinage dont son pied touche le terme ! Croyez-vous qu'il suffise de si peu de paroles pour décourager cinquante ans de luttes, de douleur, d'espérance ? Non ! non ! achevez... ou plutôt, tenez, Jacobus, faites mieux, demandez-moi pardon, et prenez ma main.

JACOBUS, *sèchement.*

Quand vous m'aurez mieux fait comprendre, madame, mon crime ou mon erreur.

MADAME D'ERMEL, *se levant.*

Ah ! ce mouvement de fierté vient à point pour me rappeler que jamais faiblesse de femme ne fut payée d'autre monnaie que d'ingratitude. Maintenant je vous donne ma parole que vous ne passerez jamais, moi vivante, le seuil de cette maison, si avant d'en sortir vous ne me demandez pardon, et j'ajoute à genoux.

JACOBUS.

C'est me pousser dehors par les épaules, madame. (Il prend son chapeau et sa canne. — Madame d'Ermel tire le cordon d'une sonnette. Victoire entre.)

MADAME D'ERMEL.

Le domestique du docteur est-il arrivé ?

VICTOIRE.

Ah ! grand Dieu ! nenni, madame.

MADAME D'ERMEL.

Eh bien, dites à Jean d'allumer sa lanterne et de reconduire monsieur.

VICTOIRE.

Eh, Seigneur ! madame !

MADAME D'ERMEL.

Qu'est-ce qui vous prend, vous ?

VICTOIRE.

Mais madame n'entend donc pas le temps qu'il fait dehors ? C'est le déluge universel.

MADAME D'ERMEL.

Et à quoi servent les parapluies, selon vous ?

VICTOIRE.

Ce n'est pas un parapluie, madame, c'est un bateau qu'il faudrait à monsieur. Le ruisseau du moulin est débordé ; Jean, qui en arrive, a vu passer le chien du meunier avec sa niche, et un tas de bûches derrière ; tout ça s'en allant à la mer, sans doute, car on n'a jamais vu chose pareille.

JACOBUS.

Il n'importe, il n'importe. Je traverserai de manière ou d'autre.

MADAME D'ERMEL.

C'est une folie. Il est inutile de vous noyer, surtout dans les belles dispositions où vous êtes. (A Victoire.) — C'est bien : je vous rappellerai (Victoire sort. A Jacobus) — Quand la pluie aura cessé, vous sonnerez Victoire ; Jean vous accompagnera. Je vous laisse. Je suis fatiguée, je vais me mettre au lit. (Elle sort brusquement par la petite porte qui communique avec sa chambre à coucher.)

Dans la chambre à coucher. — La chambre est petite, fraîche, élégante. Une veilleuse l'éclaire à demi. Le pied du lit est voisin de la porte du boudoir.

MADAME D'ERMEL, la tête appuyée contre une des colonnettes du lit.

Les hommes sont mauvais... qu'ils sont mauvais !... J'ai peut-être aussi trop exigé... mais ce n'était pas mon seul pardon que je lui voulais faire acheter !... s'il n'eut offensé que moi !... (Elle fait quelques pas dans la chambre.) Mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai donc ? Ces choses-là sont étranges à mon âge... mais la vérité est que tant que le cœur bat, il peut souffrir... qu'il a de façons de s'y prendre pour cela ! — Il m'est arrivé, quand j'étais jeune femme, d'aspirer à la saison de la vie où l'on suppose toutes les passions éteintes dans les veines glacées... je me figurais qu'alors je n'aurais plus rien à combattre... mais, sans qu'on s'en doute, on n'a jamais à vingt-cinq ans l'imagination suffisamment honnête... et spirituelle : hélas ! on prête malgré soi aux anges eux-mêmes de beaux yeux et de charmants visages, pour avoir plus de commodité à les aimer et plus de plaisir à être

aimé d'eux ; on ne peut s'élever au-dessus des séductions visibles de la jeunesse, et il semble qu'une fois qu'elles seront dissipées le devoir ira tout seul... Eh bien, on se juge trop mal ! la nature humaine est moins terrestre qu'on ne croit... Les âmes toutes seules, dégagées du reste, ont aussi leurs penchants, leurs attraits... Elles ont comme les fleurs, leurs sexes différents et sympathiques, et la vieillesse nous fait mieux comprendre les attachements du ciel. — Pourtant, là, voyons, est-ce que j'aimais ce vieux médecin ? Je n'en sais rien... cela est si ridicule... que véritablement je n'en sais rien... (Elle porte son mouchoir à ses yeux.) Je devais ce sacrifice à ma foi outragée, à ma piété ; je le fais, ce sera le dernier qui me coûtera avant celui de la vie... (Elle s'agenouille sur un prie-Dieu et reste un instant prosternée. — Se relevant :) Je n'entends plus aucun bruit de l'autre côté... il est parti... tant mieux ! (Elle essaye de détacher les agrafes de sa robe.) Je ne peux pas... je n'ai pas le courage de me défaire... je vais me jeter sur mon lit comme je suis !... (Elle se couche.) Ah ! que le matin sera le bienvenu !... La nuit est un surcroît à toutes les douleurs... elle met du noir sur du noir... (La porte du boudoir s'entr'ouvre doucement.)

JACOBUS, *du dehors.*

Madame, je m'en vais.

MADAME D'ERMEL, *vivement à part.*

Il est encore là ! (Haut.) Vous dites ?

JACOBUS.

Je n'entre pas, madame. Vous êtes couchée sans doute ?

MADAME D'ERMEL.

J'ai tout lieu de le croire. N'entrez pas ; mais vous pouvez ouvrir la porte tout à fait. Que me disiez-vous ?

JACOBUS, *s'adossant près de la porte, à l'angle du mur, en dehors de la chambre.*

Que la pluie a cessé, madame, et que je m'en vais.

MADAME D'ERMEL.

Est-ce que nous ne nous reverrons plus, mon ami ?

JACOBUS.

Il ne tient qu'à vous, madame.

MADAME D'ERMEL.

Bon ! Mettez-vous un peu à genoux en ce cas-là ; je vous verrai fort bien d'ici.

JACOBUS.

Madame, c'est impossible.

MADAME D'ERMEL.

Pourquoi ?

JACOBUS.

C'est une chose que je ne ferai pas.

MADAME D'ERMEL.

Il faut donc nous dire adieu, car je tiendrai ma parole.

JACOBUS.

Adieu, madame. (Il fait deux pas et revient dans son coin.) Vous seriez la première à en rire.

MADAME D'ERMEL.

Il se peut. Essayez.

JACOBUS, *frapant le parquet de sa canne.*

Jamais, madame, jamais.

MADAME D'ERMEL.

Eh bien, fermez ma porte. Je me demande même pourquoi vous l'avez ouverte, à moins que ce ne fût pour m'offenser de nouveau.

JACOBUS.

Quant à vous offenser, c'est un trait dont je suis incapable, même en rêve, vous le savez bien.

MADAME D'ERMEL.

Bah ! Quand vous me donniez à entendre, il n'y a qu'un instant, que Dieu était le diable et que j'étais hideuse, pensiez-vous faire votre cour à une femme et à une chrétienne ?

JACOBUS.

J'ai prétendu dire simplement que la vieillesse était un âge maudit, et que j'étais laid, et je m'y tiens.

MADAME D'ERMEL.

Moi, je dis que la vieillesse est un âge qui en vaut un autre, et que vous êtes beau.

JACOBUS.

Si vous ne me retenez, madame, que pour m'accabler sous le feu de vos railleries...

MADAME D'ERMEL.

D'abord, je ne vous retiens pas ; ensuite, je ne raille point ; je vous trouve beau. Je sens bien qu'il n'est pas dans la bienséance ordinaire qu'une personne de mon sexe avantage aussi directement un individu du vôtre ; mais la considération que cet entretien doit être le dernier entre nous fait taire des scrupules que j'eusse tenus autrement pour obligatoires... Je vous trouve beau, dis-je, malgré ma glace, qui, en vous montrant tout à l'heure vos traits défigurés par des mouvements indignes de votre âge, vous a calomnié votre vieillesse... J'aime à croire, sur votre parole, que

vous avez été charmant autrefois... mais je doute qu'aucune des grâces de votre adolescence ait valu ce caractère qu'impriment aujourd'hui sur votre front les cicatrices du combat de la vie et le reflet de l'immortalité prochaine : si vous n'avez pas conscience de cette beauté, pourquoi, je vous prie, portez-vous si haut votre tête blanche ? Osez donc me dire que vous ne trouvez pas plaisir et gloire à exercer ce patronage incontesté d'une vieillesse honorée, cette dignité naturelle qui récompense la vie d'un homme de bien ! Osez me dire que votre âme est faite de telle façon qu'il vous plût d'échanger à cette heure le murmure du respect public, l'estime, la confiance, la vénération qui vous entourent contre des chuchotements de boudoir et des succès de salon !

JACOBUS.

Je ne sais en vérité, madame, de quel côté je dois prendre un propos si particulièrement flatteur.

MADAME D'ERMEL.

Il n'y a pas deux côtés... c'est une déclaration que j'ai l'honneur de vous faire. Comme elle n'aura pas de lendemain, je n'y vois pas d'inconvénient. En même temps, puisqu'en tirant vos principaux griefs contre la Providence des inconvénients de la vieillesse vous aviez paru touché plus sensiblement de sa laideur, il m'a convenu de vous rétorquer votre argument sur le visage. Je me sens en état de briser avec autant de facilité toutes les armes que vous avez ramassées dans le même arsenal. Quoiqu'on n'ait jamais fait tant de théologie à propos d'une partie de dames perdue ou gagnée, je me donnerais pourtant le travers de pousser à bout ma tentative de conversion, s'il ne vous manquait la plus indispensable vertu du néophyte, — la sincérité.

JACOBUS.

Pour ce qui est de la sincérité, madame, je vous atteste...

MADAME D'ERMEL.

Souffrez que je vous rappelle à la pudeur... Est-ce être sincère, voyons, que de juger absolument les choses par leur revers et la vie par sa face douloureuse ?... J'ai senti comme vous, monsieur, le fardeau de vivre... comme vous, plus que vous peut-être, j'ai senti l'épreuve ; mais que d'allègements m'ont révélé la main paternelle qui nous l'imposa ! si j'osais élever un reproche contre Dieu, je l'accuserais plutôt d'avoir mis trop de grâces à côté de ses rigueurs et d'avoir trop enchanté cette prison, puisque enfin il nous la faut quitter.

JACOBUS.

Encore une fois, madame, j'aurais compris, j'aurais partagé ces regrets, lorsque, dans la fleur de ma jeunesse...

MADAME D'ERMEL.

Vous me feriez rire avec la fleur de votre jeunesse, si ce pouvait être un moment plaisant que celui où l'on perd sa dernière illusion et son dernier ami... En bien, j'ai eu, comme vous, monsieur Jacobus, une jeunesse plus ou moins fleurie... mais il y a des fleurs de toutes sortes, voyez-vous... Celles qui croissent au penchant des tombes ont leur charme aussi, dont je ne me suis pas peut-être assez défendue...

JACOBUS.

Madame...

MADAME D'ERMEL.

Je suis si lasse, que je parle en dormant, je crois... Oui, je voudrais avoir été plus insensible aux derniers parfums de cette soirée qui s'achève. Dieu ne l'a pas voulu : ce cœur, tel qu'il l'avait fait, ne devait rester étranger à aucun de ses dons... Les joies charmantes des premières années, les enivremens de la jeunesse l'avaient rempli tour à tour, et ne l'avaient point usé ; il lui fallait encore ressentir la sérénité d'une vie qui se repose à l'ombre des jours passés, l'émotion douce et profonde des vieilles amitiés, la magie des longues habitudes... Vous-même, qui n'êtes pas tendre, ne laisserez-vous rien ici qui vous fût cher ?... Je ne parle pas de moi, mais de ce fauteuil qui est au coin de ma cheminée, et d'où vous avez écouté passer vos hivers adoucis ; je parle de cette pendule, de cette console, de cette tenture familière, de ce malheureux damier lui-même, de tout ce petit monde habituel qui vous connaissait, qui vous aimait, qui vous choyait... de tous ces riens enfin qui, simplement, parce qu'ils se renouvellent chaque jour, prennent sur le cœur une puissance infinie... Allez, demain ne nous vengera que trop, le bon Dieu et moi ; demain, vous sentirez qu'il vous restait encore du bonheur à perdre. (Elle s'arrête comme épuisée.) Ah ! que je suis lasse !... que je suis brisée, mon Dieu ! (Elle bâille.)

JACOBUS.

Vous ne souffrez pas, madame ?

MADAME D'ERMEL, *d'une voix de plus en plus faible.*

Hein ?... Non... c'est la fatigue... le sommeil. (Elle laisse retomber sa tête sur l'oreiller.) Dieu merci, je vais dormir... Vous savez, vous, ce qui vous reste à faire... Que je ne vous retrouve plus... puisque... je suis bien aise... cela m'épargnera... la fin. (Elle murmure encore quelques mots, que le docteur essaye en vain d'entendre. Après qu'elle

s'est tue, Jacobus reste immobile pendant quelques minutes, la tête dans sa main ; puis il s'avance sans bruit dans le cadre de la porte, prêtant l'oreille à la respiration calme et régulière de madame d'Ermel.)

JACOBUS.

Elle s'est endormie. (Il fait deux pas vers le lit, et reprend d'une voix basse et émue :) Ses derniers sommeils sont des sommeils d'enfant !... Son lit de vieillesse a retenu la paix de son berceau !... Honnête et douce créature ! âme toute prête pour le ciel !... Le Dieu de justice et de bonté a déjà fermé la blessure dont je l'avais frappée ; mais celle que j'ai ouverte du même coup dans mon cœur saignera jusqu'à ce que la mort l'ait cicatrisée... Ainsi je payerai bien cher la triste victoire de mon orgueil... Adieu, adieu, madame !... Que le bon ange de vos nuits vous répète les vœux de l'ami que vous n'entendrez plus ! (Il fléchit le genou et pose ses lèvres sur la frange des rideaux.)

MADAME D'ERMEL, se soulevant un peu et lui mettant la main sur la tête.

Courbe-toi, vieux Sicambre, et adore ce que tu as brûlé !

JACOBUS, éperdu.

Eh quoi ! vous ne dormiez pas, madame !

MADAME D'ERMEL.

Je n'avais garde. M'en voulez-vous ? (Après un peu d'hésitation, Jacobus baise la main de madame d'Ermel. Elle reprend :) Bien répondu... Ah ça ! maintenant songeons qu'il est fort tard, que je suis quasiment au lit, et que, de même que mon curé, vous êtes un homme après tout... Nigaud !... Demain, à neuf heures, je serai chez vous ; vous me mènerez chez votre malade.

JACOBUS.

Et s'il vous plaît, madame, vous me mènerez ensuite au presbytère.

(Madame d'Ermel le remercie d'un signe de tête ; il sort en fredonnant.)

OCTAVE FEUILLET.

Petit Cours de Mythologie.

Jupiter, comme un bon roi, aimait à parcourir les diverses régions soumises à sa puissance. La terre et ses habitants étaient surtout l'objet de sa bienveillance et de sa sollicitude. Aussi la race humaine était habituée à le voir errer dans toutes les contrées sous les traits d'un voyageur, initiant les hommes aux découvertes utiles, adoucissant leurs mœurs farouches. Les guerres qu'il eut à soutenir interrompirent ses courses accoutumées ; il les reprit quand il se vit débarrassé de tous ses ennemis. Mais les hommes s'étaient pervertis, livrés aux mauvais penchants de leur nature. La piété, la reconnaissance, la justice, l'hospitalité, avaient disparu de la terre.

Jupiter descendit un jour en Arcadie, où regnait un roi nommé Lycaon. Ce prince, aussi avare que cruel et inhospitalier, faisait mourir, dit-on, tous les étrangers qui abordaient dans ses États. Ayant reçu Jupiter dans son palais, il fit servir au maître des dieux les membres d'un enfant qu'il avait égorgé pour cet horrible festin. A la vue de ces mets exécrables, Jupiter s'arme de sa foudre, et tout à coup le palais s'embrase, s'écroule et devient un monceau de ruines. Lycaon s'enfuit dans les bois, mais ce n'est plus un homme : il a été changé

en loup. Sous cette nouvelle forme il conserve quelques restes de sa forme première : le visage farouche, les yeux ardents, tout en lui respire cette férocité qui lui fut naturelle. Ce récit est une allégorie imaginée par les poètes pour caractériser l'impiété.

Jupiter abandonne cette contrée inhospitalière et se dirige vers la Phrygie, accompagné de son fils Mercure. Ils n'y trouvent pas un accueil plus bienveillant. Ils vont en cent maisons demander l'hospitalité ; cent maisons se ferment devant eux. Une seule s'ouvre pour les recevoir, humble cabane couverte de chaume et de roseaux. C'est là que la pieuse Baucis, alors chargée d'ans, et Philémon, qui était du même âge, s'étaient unis dans leur jeunesse ; c'est là qu'ils avaient vieilli ensemble. Ils étaient pauvres, mais leur résignation leur avait rendu cette pauvreté plus douce et plus légère. A peine les dieux ont-ils franchi le seuil de cette étroite demeure, que Philémon les invite à se reposer, tandis que Baucis écarte du foyer les cendres encore tièdes et cherche à ranimer le feu de la veille en y jetant des feuilles, des écorces d'arbre et quelques branches de bois sec. Une aiguière d'eau tiède sert à laver les pieds des voyageurs ; puis les

bons vieillards dressent devant leurs hôtes une table modeste, sur laquelle ils placent des olives, des laitues, du laitage frais, quelques fruits, des œufs cuits sous la cendre et un vase rempli de vin. Le repas fut assaisonné par ces manières affables et cette bonne volonté pleine d'empressement qui donnent du prix à toute chose. Cependant, le vase se remplissait de lui-même à mesure qu'on le vidait ; le vin allait augmentant au lieu de diminuer. A la vue de ce prodige, frappés d'étonnement et de crainte, Philémon et Baucis lèvent au ciel leurs mains suppliantes, et conjurent les dieux d'excuser les modiques apprêts d'un si pauvre repas. Il leur restait encore une oie, garde unique de leur humble cabane : ils veulent l'immoler à leurs divins hôtes. L'oiseau rapide échappe à leur poursuite et vient se réfugier entre les pieds des immortels, qui défendent de le tuer. "Oui, nous sommes des dieux, dirent-ils ; nous allons punir l'impiété de vos voisins ; vous seuls ne serez point enveloppés dans leur malheur ; quittez seulement votre demeure et suivez-nous tous les deux au sommet de cette montagne." Les vieillards obéissent ; ils étaient déjà presque arrivés au terme de leur course, lorsqu'ils tournent la tête : le bourg entier a disparu sous les eaux ; leur cabane seule est restée debout. Pendant qu'ils admirent ce prodige et déplorent le sort de leurs voisins, cette antique chaumière est changée en temple : le chaume devient or, l'enceinte se pare de marbre, les portes se couvrent de riches sculptures. Alors Jupiter leur adresse ces bienveillantes paroles : "Vieillard ami de la justice, et vous, femme digne d'un tel époux, parlez, quels sont vos vœux ?" Les deux vieillards demandent à être les ministres et les gardiens du temple et à mourir ensemble au même moment. Leurs vœux furent exaucés : ils conservèrent la garde du temple tout le reste de leur vie. Un jour qu'ils racontaient à des voyageurs l'histoire de ces lieux, Philémon fut tout à coup changé en chêne et Baucis en tilleul.

Un piano 'Hazelton' pour Londres.

—La maison L. E. N. Pratte, rue Notre-Dame, a expédié à Londres, Angleterre, la semaine dernière, par le transatlantique "Montevideo," un magnifique piano à queue "Hazelton" de New York, acheté par un riche Anglais de la grande Métropole.

SOLUTIONS

NO. XI.

Quand fut établie la première banque ?

— La première fut établie à Venise en 1157. Celle de France le fut en 1716 par le trop fameux spéculateur "Law."

Qui était la mère de Napoléon I.

— Lætitia Ramolino. Napoléon naquit à Ajaccio le 15 août 1769.

Quelles sont les fleurs emblématiques de l'Écosse, de l'Angleterre, de la France et du Canada ?

Le Chardon ; Rose rouge et blanche ; le Lis ; la Feuille d'érable.

No. XII.

Faire précéder chaque mot de la phrase ci-dessous d'une même syllabe, pour en former quatre autres mots :

Elle, monte, glisse, chute.

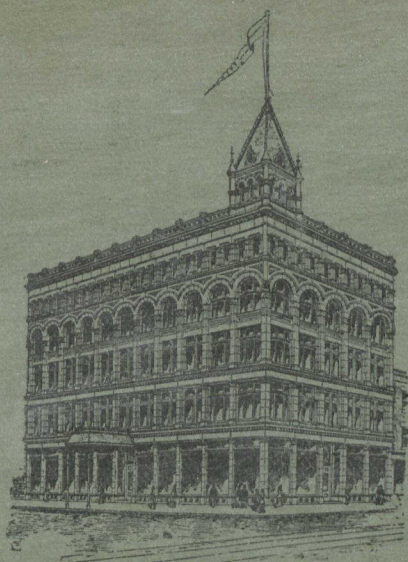
Piano pour M. D. Ducharme.

On peut voir à l'heure qu'il est dans la vitrine de la maison L. E. N. Pratte, No. 1676, rue Notre-Dame, un splendide piano droit en noyer de Perse.

Ce piano sort des ateliers de la maison L. E. N. Pratte, et est une belle pièce d'ouvrage artistique. On dirait que la boîte est en marbre, et cependant elle est toute en bois naturel sans la moindre trace de teinture ou de peinture.

Pour ce qui est de ses qualités musicales, il suffit de dire que c'est un double de l'instrument acheté par le professeur de piano, M. Dominique Ducharme, organiste au Gesù, pour son usage personnel et celui de ses élèves les plus avancés.

La
Nécessité
ne connaît
pas
de lois!



En
Avez-vous
Entendu
parler?

“ DE LA GRANDE VENTE DU DEMENAGEMENT CET HIVER ”

DE

JOHN MURPHY & CIE.

Elle sera sans contredit pour les dames Montréalaises et des alentours d'un plus grand intérêt, et infiniment plus profitable qu'un carnaval.

Ce n'est pas une vente à bon marché et sans réserve, selon l'expression ordinaire, mais bien sérieusement une vente de déménagement, durant laquelle les marchandises *seront sacrifiées* sans égards aux prix coûtants, afin d'atteindre le but projeté, “réduire le stock.”

La nécessité de ceci est que : la compagnie devra occuper son immense magasin, tel que représenté par la gravure ci-dessus, Rue Ste. Catherine Ouest, coin de la rue Metcalfe, de bonne heure le printemps 1894.

“ Des Milliers de Dollars! seront épargnés à des milliers d'acheteurs.”

Pourquoi n'en prendriez-vous pas avantage?

C'est une occasion exceptionnelle qui ne se présente que très rarement, et qui est bienvenue dans des temps aussi durs.

Des bons marchés sans précédents sont offerts dans toutes les lignes.

Des lignes immenses de manteaux sont marqués à moitié et à moins que la moitié des prix.

Un grand assortiment de manteaux pour enfants à des prix qui en assureront une vente rapide.

Un lot splendide d'étoffes à robes toutes laine, valant de \$1.50 @ \$2.50 la verge, pour être vendues 75 centins la verge. Ceci n'est qu'un exemple.

Un lot de 6000 verges de velours en ruban, valant 10cts., 15cts. et 25cts. la verge, pour être vendus 5cts., 7cts. et 10cts. la verge.

Et des milliers de verges de dentelles de toutes sortes à des prix extraordinairement bas.

“SACRIFICE” est le mot d'ordre dans chaque département.

Visitez, Ecrivez, ou Commissionnez.

JOHN MURPHY & CIE.,

1781 & 1783 rue Notre Dame, et 103, 105, 107, 109, 111 rue St. Pierre,

MONTREAL.

25,000

CERTIFICATS ATTESTENT LES GUERISONS PRODUITES

—PAR LE—

VIN ST. MICHEL

—DANS LES CAS DE—

DÉBILITÉ

Trois petits verres par jour auront pour effet de rendre l'appétit meilleur, la digestion facile, le sang circulera chaud dans les veines et les forces reviendront comme par enchantement.

EN VENTE PARTOUT.

25c.
PAR BOITE.
PILULES DE NOIX LONGUES
MCGALE POUR
AFFECTIONS BILIEUSES &c.
A VENDRE PARTOUT.

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé.

LES PILULES DE NOIX LONGUES
DE MCGALE

Etant purement végétales peuvent être données en toutes saisons et dans tous les climats; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilieux.

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Gout.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,
217 Rue des Commissaires, Montreal.



RIEN NE SUP

Le Savon "S"

Il

Le Fouillage,

Les Dou

M

Ne Faites pas sans es

REFUSEZ

DEPOT DU

FR